

CHAPITRE V LES CÉNOMANS ET LE DRUIDISME DES ASTRES ERRANTS

Nous avons vu ce qu'il fallait penser de *Vulcain*, et de l'épithète de *Claudus*, le « Bancal », qui lui avait été donné en référence à la « cosmogonie ». Toute une mythologie de *Saint Julien* de « Ceux qui sont loin de leurs traces »¹³⁴, des *Aulerques Cenomanni* du *Mans*, le « Druides chrétien » par excellence, est faite de l'effacement du « Druidisme », et donc en premier lieu du rétablissement dans le Ciel de la Divinité unique et de la sublimation du Pythagorisme. C'est ainsi que *Saint Julien au Mans* ressuscitera un « *Juvenis* – Jeune » appelé *Jovinianus* « De Jupiter », confondu volontairement avec *Juvinianus*, alors qu'à *Brescia* sera vénéré avec *Saint Faustin*, *Saint Jovite* ; ces martyrs, au milieu de multiples tourments, furent plongés dans un « bassin » et arrosés de plomb et d'huile...

Nous avons signalé le nom *Fonte de Brescia*, d'un site situé, dans le *Picenum*, peu après la source du fleuve *Flosis – Potenza*, fleuve, limite de « deux Mondes », au bord duquel s'installe *Saint Julien l'Hospitalier* pour faire le « Pont » ou assurer sa « Traversée », comme le « nocher » *Charon* avec sa « Barque ». L'église, dédiée à la « Colombe » *Sainte Euphémie* (= *Eulalie* « Celle qui parle bien »), et le monastère de *Fonte de Brescia* auraient été fondés au 11^e siècle par l'évêque de *Brescia*...

Il se trouve que le premier évêque de *Mediolanum – Milan* est aussi celui de *Brescia* ; un de ses évêques successeurs sera l'« Ami des Astres », *Philaster* ; à *Brescia* arriveront au bout de leur « périple », les reliques de *Sainte Julie* qui deviendra par ce fait la patronne de la ville, une sorte de *Vénus*, en quelque sorte, puisque la déesse est la grand-mère de *Iule – Ascagne* et l'Initiatrice de la gens *Julia*.

La fête de *Saint Anathalon* de *Mediolanum – Brixia*, au 24 septembre, coïncide exactement avec l'équinoxe d'automne antique, au commencement de l'année celtique, la veille de la fête de *Saint Principe*, évêque de *Soissons* ; six jours après sera fêté, son frère, *Saint Remigius* ou *Remedius*, évêque des « Rèmes », les « Premiers ». Quant à *Saint Principe*, évêque du *Mans*, au VI^e siècle, qui aurait été disciple du même *Saint Rémi*, il est fêté le même jour que *Saint Cyprien* de *Carthage*, le 16 septembre...

Toutefois, un mois après, le 25 octobre, est fêté un *Saint Principin*, martyr en *Touraine* avec son compagnon *Saint Épain* (*Espanus* ?) ; or il existe, au sud de Paris, à l'entrée de la *Beauce*, sur la route¹³⁵ de *Chartres – Tours*, à *Ablis*, une ancienne abbaye dédiée à *Saint Blaise* et *Saint Épain* et surtout, dans l'église *Saint-Pierre – Saint-Paul*, un vitrail que

¹³⁴ Traduction donnée par P.Y. Lambert, la *Langue Gauloise*, p. 36 et reprise par Xavier Delamarre, *DELG.*, p. 60.

¹³⁵ Route du pèlerinage à *Saint-Jacques*, jalonnée d'hôpitaux dont une léproserie *Sainte-Madeleine* à *Ablis*.

nous avons présenté plus haut de *Saint Anathalon – Anatole*, « Celui qui impulse et fait croître », évêque de *Milan* ...

Le 26 septembre seront martyrisés à *Nicomédie*, par Dioclétien, le « Mage » *Saint Cyprien* et *Sainte Juste - Justine* qui l'a exorcisé ; il sera accueilli par l'évêque *Anthème* « Celui qui fleurit » et surtout le diacre *Astérius* ! Avant d'être décapités, ils seront plongés dans une « chaudière d'huile bouillante » qui bien entendu devient une eau rafraîchissante, cependant qu'un prêtre des idoles les accusant de « Magie » est, quant à lui, « ébouillanté » puis consumé par le feu.



Faut-il chercher ces liens dans ce qui pourrait être le dénominateur commun, la « couleur bronze » des « Chaudrons »¹³⁶, de la « Chevelure », du « Gui » aussi auquel on ne pense pas, la « toison » d'hiver des arbres qui arrive à maturité pour sa graine à l'équinoxe d'automne et non pas au solstice d'hiver, du *Buxum* encore, du « Buis » *semper virens*, auquel on pense encore moins ? Couleur de Cuivre », *Cyprianus* ? En effet, à *Brescia*, sont vénérés pas moins de deux *Saints Cyprien*, l'un étant évêque fêté au lever de la constellation du *Taureau*, le 21 avril, l'autre étant le compagnon du célèbre *Saint Savin*, que nous avons retrouvé dans le Poitou, qui est fêté le 11 juillet, le même jour où, au *Mans*, on vénérât la translation des reliques de *Sainte Scholastique* (fête aussi de *Saint Benoît*).

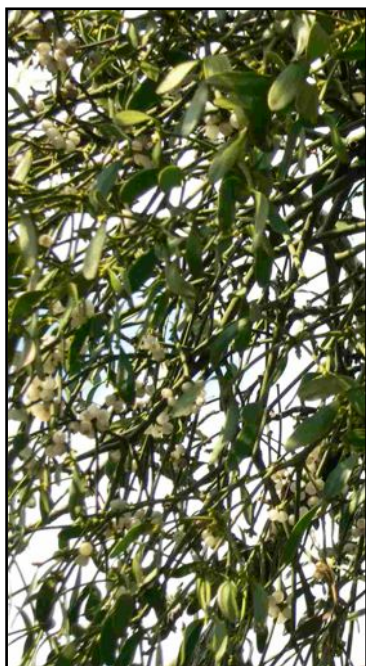
Et si *Svindinum* était à rattacher à la racine **sweid-* « briller, scintiller »¹³⁷ qui a donné le latin *sidus* « astre » et la dénomination des « Gémeaux » *Clarum Sidus*, les fils de l'« Oie » *Némésis* ? Et si cette racine était proche de **wendh-* « chevelu » comme une comète ? Comme il n'existe qu'un *Saint Philaster* (fêté le 19 juillet, au lever de la *Canicule*) et il est à *Brixia*, il n'existe que deux *Saints Principius*, l'un au *Mans*, l'autre à *Soissons*, qui se sont connus comme frère et disciple formé par *Saint Rémi*.

Ce nom « *Principia* », nous le retrouverons dans les textes cités, dans quelques lignes, par A. Le Boeuffle sur le parcours stellaire de *Saturne*, quand il s'agit de parler du cycle de « trente ans », un « *saeculum* », de la planète *Saturne* quasi « stationnaire – fixée » dans le ciel ; nous le retrouverons avec celui de *remedium* « remède » dans le récit si célèbre de la

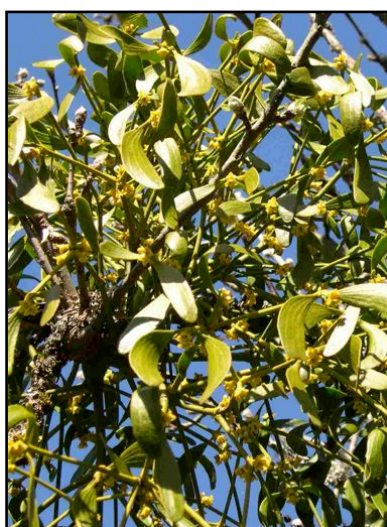
¹³⁶ « Chaudron rafraîchissant » : photo de *Roland Philippe*, à Trepot – Doubs initiateur, entre autres faits, d'un admirable musée de la fromagerie.

¹³⁷ Jules Pokorny, *IEW.*, p. 1042.

« cueillette du gui » par les Gaulois :



... Il ne faut pas oublier non plus à ce propos l'admiration des Gaulois (*Galliarum admiratio*) [pour la plante]. Les Druides (*Druidae*) – c'est le nom qu'ils donnent à leurs mages – n'ont rien de plus sacré (*sacratius*) que le gui et l'arbre qui le porte (*in qua gignatur*), pourvu que ce soit un rouvre. Le rouvre est déjà par lui-même l'arbre qu'ils choisissent pour les bois sacrés (*eligunt lucos*), et ils n'accomplissent aucune cérémonie religieuse (*nec ulla sacra*) sans son feuillage, au point que **l'étymologie de leur nom de druides pourrait passer pour grecque**. C'est un fait qu'ils regardent tout ce qui pousse sur ces arbres (*adgnascatur*) comme envoyé du ciel (*e caelo missum*), et y voient un signe de l'élection (*signum electae*) de l'arbre par le dieu lui-même. On trouve très rarement du gui [de rouvre] et, quand on en a découvert, on le cueille en grande pompe religieuse (*magna religione*) ; ce doit être avant tout (*ante omnia sexta luna*) au sixième jour de la lune qui marque chez eux **le début**



(PRINCIPIA) des mois, des années et des siècles, qui durent trente ans, jour choisi parce que la lune est déjà dans toute (*abunde virium*) sa force sans être à mi-cours (*dimidia*). Ils l'appellent dans leur langue « celui qui guérit tout » (« *OMNIA SANANTEM* »). Ils préparent selon les rites au pied de l'arbre un sacrifice et un festin religieux et amènent deux taureaux blancs (*candidis coloris tauros*) dont les cornes sont liées alors pour la première fois. Un prêtre, vêtu de blanc (*candida veste*), monte dans l'arbre, coupe le gui avec une serpe d'or (*falce aurea*) et le reçoit sur un sayon blanc (*candido sago*). Ils immolent ensuite les victimes en priant le dieu de rendre son présent (*suum donum deus prosperum*) propice à ceux auxquels il l'a accordé. Ils croient que le gui, pris en

boisson, donne la fécondité à tout (*cuicumque*) animal stérile, qu'il est un remède (*remedio*) contre tous (*omnia uenena*) les poisons. Tant les peuples mettent d'ordinaire de religion dans des objets frivoles...¹³⁸

Oui, il existe un lien avec la couleur « bronze » ! Oui, il existe un lien avec les « astres », chez les *Cénomans*. Nous allons, à propos justement de l'arbuste qui servait à teindre les cheveux en « roux », le *cyprus* – henné, et poussait à *Ascalon*¹³⁹, reprendre, pour quelques lignes, la mythologie de *Derceto* et de sa fille qu'elle exposa, fille appelée *Sémiramis*, car elle fut nourrie par les « colombes » de l'Amour. Celle-ci, reine de *Babylone*,

¹³⁸ Pline, *HN*. XVI, 249-251, traduction J. André, société d'édition « Les Belles Lettres », Paris, 1962.

¹³⁹ *Ascalon* a donné son nom à l'oignon d'*Ascalon*, l'« Échalote », à la peau souvent « rousse », mais aussi « grise » ...

épousa en seconde noce *Ninos*, pour qui, à sa mort, elle éleva un magnifique mausolée. Il n'y a pas lieu ici d'aborder leur vie qui fut passionnante sauf pour dire que *Sémiramis* mourante fut emportée et divinisée au Ciel, transformée en « Colombe » et que le nom de *Ninos* (et de *Ninive* naturellement !) « Nin »¹⁴⁰, apparaît dans celui de la planète *Saturne / Sol* en Assyrie. De plus, *Νινος*, *ninos* en grec est un autre nom de *ἡλενιον*, *hélénium*, la fleur « solaire » par excellence, l'« aunée ».



... Les cinq planètes sont, selon certains, les suivantes : les astres de Vénus, de Mercure, de Jupiter, du Soleil, de Mars...¹⁴¹

... **Le second astre est, dit-on, celui du Soleil et selon d'autres, celui de Saturne...**¹⁴²

... **Le dernier est l'astre de Saturne**, qui décrit le plus grand orbite ; il est éloigné de Jupiter d'un ton. **Aussi met-il trente ans pour parcourir les douze signes.** Cependant les figures des constellations, pour sa part, sont distantes de Saturne d'un ton et demi...¹⁴³

... L'astre du Soleil, nommé Phaéthon (le Splendide), est de grosseur importante **et couleur de feu** (*colore autem igneo*) ; il ressemble à l'étoile située sur l'épaule droite d'Orion. On le voit continuellement (5) graviter à travers les douze signes. Parfois même il se montre avec les feux solaires, tantôt à quelques degrés sur le cercle. **Pour quelques-uns, c'est l'astre de Saturne ; il revient à son signe de départ en trente ans et chaque année il n'est invisible ni moins de trente jours ni plus de quarante (en réalité deux mois...)**

(5), Note de l'auteur : Il a pourtant une période d'invisibilité de part et d'autre de sa conjonction avec le soleil (cf. infra), mais **il faut reconnaître que par rapport à sa révolution de trente ans, la durée en paraît**

¹⁴⁰ Il apparaît aussi bizarrement dans le *Calendrier Gaulois* de Coligny, dans un mois intercalaire : ... *Pogdedortonin quimon* ; mais cela peut être un hasard, à moins que les druides aient copié des mots chaldéens : *ortonin* est l'inverse de *nin urta*...

¹⁴¹ Hygin, *de Astr.*, livre IV, 15, trad. A. Le Boeuffle, société d'édition « Les Belles Lettres », Paris, 1983.

¹⁴² *Ibidem*, livre II, 42.

¹⁴³ *Ibidem*, Livre IV, 14.

négligeable. Voir cependant la leçon de L : il traverse chaque signe en deux ans et demi. Il a 29 rétrogradations par révolution...¹⁴⁴

Que nous dit le traducteur d'Hygin, A. Le Boeuffle, dans *Vocabulaire Latin de l'Astronomie*¹⁴⁵ :

... Ce sont probablement les premiers Pythagoriciens, qui, au V^e siècle, ont introduit dans le monde hellénique la nomenclature des astres errants...

[...]

... Quant au dernier astre (notre planète Saturne), qui avait pour maître **Nin Urta, personnification du Soleil nourricier de l'Occident,** il semble bien que sa première dénomination grecque fut Ἡλίου ἀστήρ , *Héliou aster* (Epinomis, 987 c. 5) : **suivant une conception babylonienne, assez curieuse, cet astre remplaçait le soleil dans le ciel nocturne ; de lui dépendait les mouvements des corps célestes,** selon l'opinion d'Épigène, auditeur des Chaldéens, auquel se réfère Sénèque, *N. Q.*, VII, 4, 2, « *Huic videtur plurimum habere ad omnes sublimium motus stella Saturni* », cf. encore Tacite, *Hist.*, V, 4, 7, « ***Praecipua Potentia*** », Mart. Cap., II, 197, « *Potestas...Maior* », et l'appellation de Νυκτοῦρος « gardien de la nuit » qui lui fut parfois donnée (Plut., *De facie in orbe Lunae*, é-, 941 c) ...

Cette planète était aussi appelée quelquefois par les grecs *Nuctouros* (cf. supra). Or en latin un terme offrant une certaine ressemblance formelle se trouve avec *Nocturnus*, utilisé par Plaute, *Amp.*, 272, « *Credo ego hac noctu Nocturnum vino obdormisse ebrium* » (les vers suivants signalent **l'immobilité anormale des astres**, dont *Nocturnus* serait responsable). L'interprétation de ce passage a donné lieu à des controverses. R. Goossens y voient **une allusion à la planète Saturne**, opinion démentie par L. Herrmann qui assimile *Nocturnus* à Bacchus, dieu nocturne et d'ailleurs astral, ainsi que par Z. Stewart, qui reconnaît aussi « *Liber nocturnus* » correspondant de *Dionysos phōsposos*...

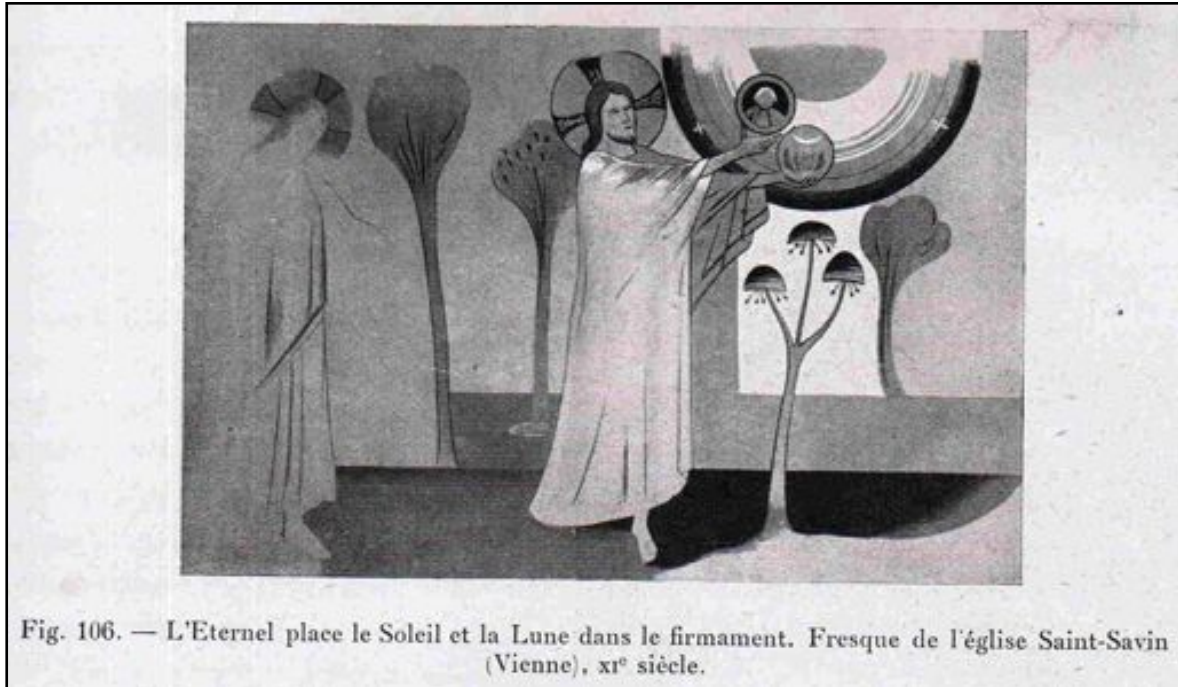
La conclusion est évidente, « Nin » en babylonien est lié à la lumière « solaire » et astrale tant la nuit que le jour, à cette Lumière, qui, absente, interdit toute croissance de la Vie, toute Résurrection et toute Naissance ou Renaissance. Mais ce qui est remarquable, ce sont les évocations mythologiques qui en découlent : la Colombe évoque le « *Spiritus – Esprit* » qui accompagne de la naissance à la mort les corps des êtres « animés » dans toutes les civilisations et elle est présente dans les constellations du Ciel, d'une manière ou d'une autre, que ce soit avec la planète *Vénus* ou avec les *Pléiades*, si liées à la constellation de la « Génisse - Taureau », donc à la *Saturnia - Tanit - Juno Caelestis* ! La Colombe s'élève « Haute » dans le Ciel ; elle est donc « *Brixia* » chez les *Cénomans*, ou *Brigantia* chez les

¹⁴⁴ *Ibidem*, Livre IV, 18.

¹⁴⁵ Tome III, p. 662 ; Publication de l'Université de Lille : thèse présentée devant la Faculté des Lettres de Paris le 11 décembre 1970.

Gaulois et *Brigitte* chez les Bretons insulaires ou peut-être *Briictia*, à *Luxeuil*, au pays de *Saint Colomban* !

A moins que *Brixia* soit cet astre « stationnaire », de couleur « rousse », *kuprianos*, « cuivrée », qu'est la dernière Planète « Errante » (pléonasme !), mais très Σχολιος, *Scholios*, « Lente », visible dans le Ciel, parmi les Αστρο Πλανητα, *Astra Planèta* : *Saturne*, car πλανητης, *planètès* et πλανητος, *planétos* signifie en grec « Errant, Vagabond, Nomade » de même πλανος, *planos* qui va jusqu'à signifier « errant, jongleur, saltimbanque, charlatan » ; c'est la même racine *(p)la-n- qui a conduit au gaulois *-lanum*, dans *Mediolanum*, qui est le point d'aboutissement des émigrants errants et a mené au verbe français issu du germanique, le verbe « flâner »¹⁴⁶...



Cette sémantique de la « Lenteur » dans l'« Errance » se trouve exprimée justement, à partir de la racine **segh-*, « se tenir fermement, ne pas bouger, être fort, être *firmus* et non *infirmus* » dans le grec σχολη, *scholè* qui a conduit à *Sainte Scholastica* « Celle qui prend son Temps », vénérée chez les *Aulerici Cenomanni* « Ceux qui errent loin de leurs traces » ...

Est-ce vraiment un hasard s'il y a une fresque (ci-dessus) qui va dans ce sens à l'abbaye de *Saint-Savin*, alors que *Saint Savin* et son compagnon *Saint Cyprien* sont venus, comme des « Errants » de *Brixia – Brescia* pour mourir là.

¹⁴⁶ J. Pokorny, *IEW.*, p. 806.

Il existe, dans l'Aveyron, à *Saint-Cyprien-sur-Dourdou*, une ancienne paroisse dans le hameau de *Saint-Julien-sur-Malmont* avec une église dédiée à ce même *Julien* ; l'église *Saint-Cyprien* est dédiée à l'évêque de *Carthage* ; son iconographie le montre posé sur un tertre rouge qui symboliserait les collines de grès rouge du lieu-dit, le « Rougié », qui colore, lors des crues, les flots bourbeux du *Dourdou*. Les Anciens avaient donc bien fait le rapport entre ces différents hagionymes et la couleur « rouge », comme ils avaient fait le lien entre le nom de *Carthage*, la « Ville Neuve » et celui du « Voyage », à travers les exploits des *Phéniciens* en la matière et leurs *chartae* « cartes ». Ce n'est pas un hasard, si la « Petite Ourse » qui guidait les marins phéniciens et carthaginois était appelée la « Phénicienne » ; n'oublions pas que φοινίξ, *phoenix*, *phénix* en grec signifie « pourpre, rouge-sang » (couleur du sang menstruel à l'accouchement !) :

... C'est à Thalès (VII^e siècle avant notre ère) que l'on attribue l'introduction de la Petite Ourse en tant que telle dans la sphère grecque : il l'aurait empruntée aux navigateurs phéniciens, **qui avaient remarqué sa fixité relative dans la région boréale du ciel et s'en servaient pour se diriger la nuit sur la Méditerranée**. Voilà pourquoi elle aurait été appelé aussi la « Phénicienne », Φοινίκη, *Phoenicé* (74)

(74) : Cf. Hygin, II, 2, (avec trois emplois de ce terme *Phoenicé*). Mais deux autres raisons furent encore données : parce que son garant, Thalès, était d'origine phénicienne **ou pour rappeler une nymphe d'Artémis nommée Φοινίκη – légende sans doute greffée ultérieurement** (cf. Ératosthène, Cat., 2 ; voir Mythologie)

...¹⁴⁷

... La légende de Callisto est un mythe arcadien : Callisto, selon certains auteurs, était une Nymphé des bois, selon d'autres, la fille du roi Lycaon, ou encore de Nyctée. **Elle s'était vouée à la virginité, et passait sa vie dans la montagne à chasser, dans la troupe des compagnes d'Artémis. Zeus la vit et l'aima**. Il s'unit à elle, en prenant la forme d'Artémis, car Callisto fuyait les hommes. Selon d'autres, il prit la forme d'Apollon, le dieu arcadien frère d'Artémis. Avec elle, il engendra Arcas. Callisto était enceinte d'Arcas, quand un jour, Artémis et ses compagnes décidèrent de se baigner dans une source. Callisto dut se dévêtir, et sa faute fut révélée. De colère, Artémis la chassa, et la transforma en ourse. On dit aussi que cette transformation fut due à la jalousie d'Héra, ou encore à une précaution de Zeus qui voulait dissimuler son amante et la soustraire, sous cette forme, à la vengeance de sa femme. Héra sut toutefois la découvrir, et persuada à Artémis de la tuer d'une flèche. Ou bien c'est Artémis elle-même qui la tua, pour la punir de n'avoir pas gardé sa virginité. Zeus la transforma en une constellation, la Grande Ourse...

On lui attribue aussi parfois un second fils, frère jumeau d'Arcas, le dieu Pan...

... Lorsque Callisto, aimée par Zeus, mourut, ou, selon la version la plus répandue, fut transformée en ourse, Zeus confia l'enfant à Maia, la mère d'Hermès, qui l'éleva. Arcas, par sa mère, était le petit-fils du roi

¹⁴⁷ André Le Boeuffe, *Vocabulaire Latin de l'Astronomie*, tome III, p. 399 ; Publication de l'Université de Lille : thèse présentée devant la Faculté des Lettres de Paris le 11 décembre 1970.

Lycaon, qui régnait sur le pays appelé plus tard l'Arcadie. Un jour, Lycaon, afin d'éprouver la clairvoyance de Zeus, lui aurait servi les membres du petit Arcas, accommodés et prêts à être mangés. Zeus ne s'y trompa point. Il renversa la table et frappa de la foudre la maison de Lycaon. Le roi fut transformé en loup. Zeus remit ensemble les membres d'Arcas et lui rendit la vie.

Quand Arcas fut grand, un jour, à la chasse, il rencontra sa mère, qui était sous la forme d'une ourse. Il la poursuivit. L'animal se réfugia dans le temple de Zeus « Lycien ». Arcas pénétra derrière elle dans l'enceinte sacrée. Or, une loi du pays punissait de mort quiconque pénétrait, ainsi, dans le temple. Mais Zeus eut pitié d'eux, et pour éviter qu'ils ne soient tués, il les transforma en constellations : l'Ourse et son Gardien (Arcturus). Arcas régna sur les Pélasges du Péloponnèse, qui s'appelèrent après lui les Arcadiens. Il succéda au fils de Lycaon, Nyctimos. Il apprit à son peuple à cultiver le blé, art que lui avait enseigné Triptolème, à préparer le pain, à filer la laine. Il épousa Léanira, la fille d'Amyclas. Il en eut deux fils, Elatos et Aphidas. Avec la nymphe Erato, il eut un troisième fils, Azan. C'est entre ses trois fils qu'il partagea l'Arcadie...¹⁴⁸

... Ce qui entraîne aussi dans l'erreur beaucoup de gens, ce sont les raisons pour lesquelles **la Petite Ourse se nomme Phénicé**, ses observateurs naviguent, dit-on, plus exactement et plus rigoureusement et, si cette constellation est plus sûre que la Grande Ourse, pourquoi tous ne se règlent pas sur elle. On ne paraît pas comprendre quelle légende est à l'origine de ce motif de l'appeler Phénicé. Thalès, qui fit là-dessus des recherches scrupuleuses et fut le premier à l'appeler Ourse, était de race phénicienne, comme le dit Hérodote de Millet. Donc tous les habitants du Péloponnèse ont recours à l'autre Ourse ; mais les Phéniciens se règlent sur celle que son inventeur leur a révélée. Son observation attentive leur permet, croit-on, une navigation plus rigoureuse ; c'est un fait qu'ils l'appellent *Phénicé* d'après l'origine de son inventeur (18) ...

(18) : Hygin se sépare en partie de son modèle Ératosthène : il ne retient que l'explication rationaliste (origine phénicienne de l'inventeur de la constellation) **et laisse de côté la légende de Phoenicé, nymphe d'Artémis** (cf. Cat. 2 ; *Schol. Germ.*, 59, 5-9 Br.) ...¹⁴⁹

Selon une légende, le dieu de la mer *Protée* serait né de *Poséidon* et de la nymphe *Phoenicé*, de la même manière que l'ours *Arcas* est né des amours de *Zeus* avec *Callisto* : ce qu'il faut retenir, c'est la couleur symbolique du « Sang » de la « Vie » à la « Naissance » ou à la « Renaissance » (comme celle du *Phénix* !) et que cette couleur a toujours été associée aux « Errances » des voyageurs que ce soit sur la Terre ou sur la Mer ou dans le « Ciel ».

Ce sera à partir de cette notion de « Vagabondage », créée par le côté « illégitime » et « honteux » de l'acte adultère, ici l'acte amoureux de la future « Fille –Mère » ou de la « Vierge – Mère » (cf. dans la religion chrétienne, *Joseph* qui doute de *Marie*, avant d'être

¹⁴⁸ Pierre Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie Grecque et Romaine* (abrég. : *DMGR.*), p. 76 et pp. 43-44, édition Presses Universitaires de France, 11^{ème} édition, Paris 1991.

¹⁴⁹ Hygin, *de Astr.*, II, 2, 3, *traduction et note* André le Boeuffle, société d'édition « Les Belles Lettres », Paris 1983. Thalès de Millet était en réalité d'origine carienne, ajoute André Le Boeuffle, dans une note 16 sur la traduction du même passage. On peut donc se poser vraiment la question de l'origine de l'appellation ...

rassuré par l'archange *Gabriel* ; Marie qui est « refoulée » dans une étable pour son accouchement souligné par l'« Étoile Errante » des Rois Mages !) ; ce sera donc à partir de cette notion d'« Errance » que nous arriverons à celle du « Rejet » d'une société, de la « Mise en Quarantaine » que provoqueront aussi la gestation et naissance des « enfants sans père humain biologique connu », ou les maladies transmissibles et notamment celles importées par les « Voyages » en Orient ou en Afrique, la Peste, la Lèpre...

Ce sera l'acte d'inceste d'un *Οιδιπους, Oidipous, Œdipe* « Au pied enflé » qui s'aveuglera qui engagera inexorablement son périple de « marcheur –vagabond - errant » (relire ce que nous avons dit de *Saint Léger* « aveuglé » et de la « marche à tâtons »),

Ce sera à partir de l'acte d'apostasie d'un empereur *Julien*, que l'Église le rejettera et déterminera sa mort sous la lance de *Saint Mercure*,

Ce sera à partir de l'acte « parricide » d'un *Julien l'Hospitalier*, si proche de tous les autres *Julien*, y compris du « Druides » des *Aulerques Cénomans* « éloignés de leurs traces », qu'il s'écartera de la société des humains et sera amené au passage du fleuve vers l'Autre Monde à transborder encore plus rejeté que lui...

Simon le Lépreux de Béthanie en Judée, devenu *Saint Julien*, le premier évêque des *Cenomanni* de *Vindinum – Le Mans*, aurait-il suivi lui aussi une « Étoile » comme celle « à seize branches » du *Roi Mage Balthazar*, l'ancêtre des Princes des *Baux de Provence* et du cardinal, évêque du Mans, *Philippe de Luxembourg* au 16^e siècle ? Cette « Étoile » n'était-elle pas en réalité une *κομητης, kométès*, une « Comète à la longue Chevelure » ? En tous cas, c'est bien une « Étoile » qui est montrée de la main sur un des sceaux¹⁵⁰ du Chapitre de la cathédrale *Saint-Julien*, une « Étoile à Six Branches », une « Étoile de Juda » ... Dernier Guide sur la Terre.



¹⁵⁰ Iconographie par reprographie extraite du *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, tome XX, 1869-70, *Eugène Hucher*, « **Le Jubé du Cardinal Philippe de Luxembourg à la Cathédrale du Mans, décrit d'après un dessin du temps et des documents inédits** », p. 339. Musée du Mans.

Saint Julien du Mans

1. Saint Julien et l'Église Russe au XIX^e siècle : « l'enfant à la chaudière »

Chanoine Didiot, extraits de la *Revue Historique et Archéologique du Maine*¹⁵¹ :

... Étranger à la province du Maine, je suis aussi surpris qu'honoré d'avoir l'hospitalité de sa Revue historique et archéologique, pour y étudier un des points les plus curieux de ses annales religieuses. On s'apercevra bientôt, à me lire, que cette hospitalité n'a pas été moins généreuse que pressante : si l'on m'a bien un peu forcé d'entrer dans la Revue, on m'a largement fourni tout ce qu'il me fallait pour n'y pas faire trop pauvre figure.

Je préparais, sur l'imagerie religieuse et populaire en Russie, des observations destinées à la *Revue des Arts Chrétiens*. Une centaine environ de chromolithographies exécutées à Moscou et Odessa, recueillies pour moi dans la « sainte ville » de Kiev où le débit en est grand, servait de base à mon travail. J'avais été frappé, sans toutefois m'en étonner, de l'absence de tout « saint latin », même des saints Pierre et Paul qui sont très « orientaux » pourtant, dans cette collection d'ailleurs assez considérable pour bien représenter la moyenne de la dévotion slave envers les saints, à l'époque présente. Tout à coup, examinant de près les légendes imprimées généralement en slavon, en russe ancien, sur ces images moscovites, je remarquai deux fois un « saint Julien évêque de Kenomani » dont mes souvenirs d'histoire orientale ne me rappelaient nullement le nom et le siège épiscopal. En occident, en France, je connaissais bien un *Cenomanum* prononcé *Kenomani* par nos ancêtres, et un saint Julien qui en avait été le premier évêque. Cela me donnait évidemment « saint Julien, évêque du Mans » ; mais cela m'inspirait aussi, avec un grand désir de découvrir un tel lien sacré entre l'Église Romaine et l'Église « orthodoxe », une crainte que les érudits connaissent bien, et qui les rend prudents jusqu'au scrupule.

Un contrôle était nécessaire. Il fallait savoir si du Mans en Russie ce nom et cette dévotion avaient passé autrefois ; si les deux images de « l'évêque de Kenomani » représentaient vraiment un fait attribué par l'histoire ou la tradition à l'apôtre du Mans ; si enfin il n'y avait pas ailleurs de *Julien* et de *Kenomani* auxquels ma découverte pût s'appliquer. Je me réservai de poursuivre par moi-même l'examen de la dernière des trois questions ; mais absolument incompetent pour les deux premières, je les soumis, en mai 1898, à l'un de mes meilleurs compagnons d'armes sur le terrain de la philosophie chrétienne, à M. Gouin, chanoine titulaire du Mans et membre de la Société historique et archéologique du Maine.

Trois jours après, M. Robert Triger, vice-président de la Société, voulait bien m'écrire cette page intéressante, qu'il me permettra d'encadrer dans les miennes.

¹⁵¹ Chanoine Didiot, extraits de la *Revue Historique et Archéologique du Maine*, tome 45, année 1899, deuxième semestre, numérisés par (les mots douteux sont en pointillés) :

http://www.archive.org/stream/revuehistoriquee45soci/revuehistoriquee45soci_djvu.txt

Références iconographiques (extraits) : différents clichés et gravures émanant de la Conservation de la Ville du Mans - Direction des Affaires Culturelles – Musées ; qu'elle en soit remerciée.

« Notre ami commun, M. le chanoine Gouin, a bien voulu me communiquer dès hier le passage de votre lettre relatif aux images de saint Julien du Mans que vous avez rencontrées dans vos recherches iconographiques sur la Russie. Cette découverte est très intéressante pour nous et pour l'histoire du culte de notre premier évêque : elle est, de plus, toute nouvelle ; car si le culte de saint Julien du Mans s'est répandu, à notre connaissance, en Angleterre, en Sicile et en Allemagne, principalement à Paderborn, aucune trace ne nous en avait été signalée jusqu'ici en Russie. Le rapprochement est d'autant plus curieux qu'en ce moment, au Mans comme partout, toutes les sympathies se tournent vers la Russie ; et il mérite à tous égards d'être étudié (1).

Parmi les principaux miracles rapportés dans la Vie de notre saint Julien, je puis dès maintenant vous signaler un fait qui contribue à expliquer la description que vous voulez bien nous donner. On raconte, en effet, que le jour où l'on rapporta en grande pompe au Mans le corps du saint évêque, mort à Saint-Marceau, à cinq lieues environ de sa cité épiscopale, une femme de la ville, entraînée par l'enthousiasme populaire sur le passage du cortège, oublia son enfant dans une chaudière placée sur le feu. Pendant l'absence de sa mère, le malheureux enfant eût été sans aucun doute brûlé, si par l'intervention miraculeuse de saint Julien il n'eût été providentiellement protégé : la mère, se rappelant son oubli, revint en toute hâte chez elle, désespérée : mais elle retrouva son fils, sain et sauf, paisible et joyeux au milieu de l'eau bouillante. Toutefois, dans notre iconographie locale, ce miracle n'est pas ordinairement rappelé. Saint Julien est le plus souvent représenté faisant jaillir une source aux portes du Mans, ou chassant des monstres qui figurent l'idolâtrie ».



M. Robert Triger m'écrivait aussi : « Je me mets entièrement à votre disposition pour vous communiquer tous les textes qui pourraient vous être utiles ; et nous vous serions infiniment reconnaissants si vous vouliez bien nous donner, pour notre Revue historique et archéologique du Maine, un article sur ces images russes de saint Julien du Mans, avec des reproductions dont notre Société serait très heureuse de faire les frais. A défaut de cet article, vous nous feriez le plus grand plaisir en nous communiquant les moindres notes qui permettraient d'étudier ces images, et de rechercher le lien qui a pu faire connaître en Russie notre saint évêque. Il y va de la gloire de saint Julien : et à ce titre, j'ose espérer que vous ne trouverez pas mes demandes trop indiscretes.

Puisque on m'offrait de faire avec moi le travail qu'on me demandait, je ne pouvais bonnement hésiter à le promettre, et voici comment il se fit. M. Robert Triger et moi remuâmes ciel et terre pour trouver quelque part

un « saint Julien de Kenomani », qui ne fût pas « saint Julien du Mans ». Nous le réclamâmes à Paris, à Pétersbourg, à Moscou, à Kiev, à Odessa ; et nous eûmes le plaisir de ne pas le rencontrer. De guerre lasse, mon très obligeant et très docte complice se retourna sur les archives du Mans, et m'écrivit ce qui suit.

« Tout ce que j'ai pu savoir, au sujet du miracle de l'enfant dans la chaudière, raconté dans la Vie de notre évêque, c'est que cette scène était représentée sur le magnifique jubé que le cardinal de Luxembourg avait fait construire vers la fin du XV^e siècle, à l'entrée du chœur de la cathédrale, et que les Protestants ont malheureusement détruit en 1562. Nous en avons un dessin qu'on pourra comparer avec vos images. Saint Julien ne figure pas dans cette scène du jubé, mais seulement la mère de l'enfant, le *Defensor*, premier magistrat de la cité et quelques autres personnages témoins du miracle. L'enfant est représenté dans une chaudière à trois pieds ; à droite, une cheminée ».

J'étais désormais assez muni de preuves pour annoncer, dans la Revue de l'Art Chrétien, en livraison de 1898, l'existence d'un culte et d'au moins deux images religieuses en l'honneur de « saint Julien du Mans », dans l'Église gréco-russe si conservatrice des choses du passé, si ennemie des importations occidentales en fait d'hagiographie et de liturgie. « Quoique on doive, disais-je, considérer comme très extraordinaire en Russie la présence de ce culte, de ces images, il faut bien qu'on en croie ses propres yeux. Comment expliquer ce fait, par quelles relations historiques ou artistiques, j'essaierai peut-être un jour de le découvrir, ou de le conjecturer. Si l'illustre moine de Solesmes, le cardinal Pitra, qui connaissait parfaitement les anciennes chroniques du Mans et qui avait si bien étudié la Russie, avait eu l'occasion d'y rencontrer les documents iconographiques dont nous parlons, il en aurait sans doute aisément trouvé l'origine qui m'échappe jusqu'à présent. »

En même temps que la Revue de l'Art Chrétien, la Revue historique et archéologique du Maine signalait sommairement la découverte inattendue qui faisait rejaillir sur saint Julien et sur Le Mans, comme un rayon de lumière et de gloire orientales. L'attention des érudits en était émue, et M. Robert Triger m'écrivait encore : « Bon nombre de nos confrères attendent avec une réelle impatience l'article que vous nous avez fait l'honneur de nous promettre, et qui fera sensation parmi nous. Nous nous efforçons, sans grand succès, hélas !, de découvrir le lien mystérieux qui peut expliquer le culte de notre saint Julien en Russie. Les uns rappellent que saint Julien serait, d'après nos traditions légendaires, un disciple du pape saint Clément, qui a longtemps travaillé aux mines de la Chersonnèse, tout en dirigeant l'Église. D'autres rappellent la fondation d'Odessa au siècle dernier, et se demandent si vos images ne seraient pas une œuvre d'importation de quelque artiste français. Pour moi, le problème reste jusqu'ici non résolu ; mais le fait n'en est que plus curieux, et plus important à signaler. La version russe sur saint Julien, version qui doit certainement exister à l'appui des images, peut seule mettre sur une trace quelque peu précise. »

Pendant que M. Robert Triger préparait l'illustration qui accompagne le présent article ; pendant qu'il faisait photographier les deux images russes de saint Julien, qu'il donnait à graver le dessin du jubé, qu'il allait lui-même avec M. F. Hucher, prendre le calque du vitrail de Saint-Marceau, je recevais de précieux

renseignements du savant P. Nicolas Nilles, S. J., professeur à l'Université d'Innsbruck et auteur de très remarquables publications sur l'Église orientale ; des notes fort utiles de dom Heurtebize, moine bénédictin de Solesmes, et l'un des secrétaires de la Société historique et archéologique du Maine ; un obligeant renseignement du lithographe Fesenko d'Odessa ; et par l'entremise de M. l'abbé Vivien, curé de Saint-Louis-des-Français à Moscou, une notice hagiographique due au révérend prêtre orthodoxe Arséniev, qui s'occupe tout spécialement du culte des saints dans l'Église gréco-russe. Avec ces documents, je pouvais résoudre la plupart des questions qu'une lecture attentive de *l'Histoire populaire* de saint Julien par dom P. Piolin m'avait suggérées et dont je donnerai le résumé plus loin, après que j'aurai d'abord décrit et interprété les deux images julianistes qui sont le principal objet de mon travail.

II

Les photogravures jointes à ces pages me dispensent d'une longue description des chromolithographies que Moscou et Odessa nous ont fournies du saint évoqué de Cenomanum, de Kenomani, du Mans. **La plus grande, la plus remarquable aussi, vient d'Odessa. Elle a ... sur 10, et représente un évêque debout, nimbé, en costume pontifical gréco-russe, tenant dans ses bras un enfant vêtu de blanc, sans nimbe. A leur gauche, sur un brasier allumé, un bassin d'eau bouillante ; et auprès, un vase et un linge. A leur droite, sur un pupitre, un rouleau portant ces mots en slavon : « Seigneur, sauve l'enfance ; ayez pitié d'elle ; conservez-la maintenant et dans l'avenir ». Au-dessus de l'évêque, sur un fond d'architecture élégante, cette légende aussi en slavon : « Saint Julien, évêque de Kenomani ». Le dessin et le coloris ont de la valeur ; ils ne sont ni trop hiératiques, ni trop modernes ; on les dirait, si c'était une œuvre française, du XVII^e ou du XVIII^e siècle. Sûrement ils sont un rajeunissement de quelque tableau ancien que malheureusement je ne connais pas. Le symbolisme est expressif : saint Julien porte en ses bras l'enfant sauvé par son patronage, par le passage de ses reliques. Il l'a préservé du feu qu'on aperçoit près de lui.**

L'autre image a 12 c. sur 9. Elle a été faite à Moscou. Son dessin et ses couleurs ne valent pas ceux de la première ; et sa composition est simplifiée jusqu'à en être obscure d'abord, inexacte ensuite. Un évêque nimbé, en costume de ville, tenant entre les mains un petit enfant emmailloté, est agenouillé devant un pupitre qui supporte un livre sans texte, et qui est placé au dessous d'une image de la sainte Vierge fixée à la muraille. Le bassin et le brasier ont disparu ; l'enfant ne semble pas en être retiré ; ses langes le feraient plutôt croire malade ; l'intervention de la mère de Dieu ne répond pas davantage à ce que nous savons déjà du fait miraculeux obtenu par la protection de saint Julien. C'est pourtant bien lui qui est de nouveau en scène, car cette légende se lit en haut de l'image : « Saint Julien, évêque de Kenomani ». Nous avons affaire encore ici à un rajeunissement, à une transposition, assez médiocre d'ailleurs, de quelque peinture byzantine ou russe dont nous retrouverons peut-être un jour la trace.

Il convient d'écarter dès maintenant l'hypothèse d'une importation plus ou moins récente de notre sujet, due par exemple au voyage de quelque artiste manceau à Moscou, à Odessa ; ou de l'envoi en Russie de quelque dessin, de quelque sculpture, exécutés au Mans. Si pareil événement avait pu, rigoureusement parlant, se produire avant les premières tentatives de séparation entre l'Église Russe et l'Église Romaine, avant le XI^e siècle

ou avant le XII^e par conséquent, il est devenu absolument impossible depuis lors, ainsi qu'on le verra clairement tout à l'heure. **Du reste, le miracle de l'enfant préservé de l'eau bouillante n'est pas de ceux que les imagiers manceaux ont aimé à traiter et à reproduire fréquemment. Sans doute il ne mettait pas assez directement saint Julien en jeu ; et ne pouvait beaucoup plaire au peuple du moyen âge qui aimait à voir ses protecteurs, ses héros, catégoriquement et franchement représentés en pied, avec leurs attributs et leurs ornements « professionnels ».** Il fallut arriver jusqu'à la Renaissance pour sculpter et peindre des scènes de saint Julien où saint Julien n'apparaissait pas ; et encore rien ne nous dit qu'elles aient eu, même alors, un bien grand succès. M. Robert Triger n'en a rencontré que deux exemples, l'un au Mans, l'autre à Saint-Marceau ; et il a bien voulu les faire reproduire pour mon travail.

Le premier est un curieux dessin dont il nous a déjà parlé tout à l'heure et qui se trouve décrit et gravé dans l'ouvrage publié en 1875 par M. Hucher, sous ce titre : Le jubé du cardinal de Luxembourg à la cathédrale du Mans. Je crois utile de donner ici le texte même du savant et regretté archéologue.

« Autel à droite, dit des Miracles de saint Julien. — Après cette scène (la conversion de saint Hubert), on en trouve une autre qui se rattache aux funérailles de saint Julien et dont l'explication nous est fournie par le Missel manuscrit (... (mns. 254 de la Bibliothèque du Mans) : les œuvres du même temps, surtout lorsqu'elles émanent de la même personne, s'élucident et se contrôlent réciproquement. Bien que les données fournies aux



artistes par le clergé reposent toujours à peu près sur les mêmes bases, cependant telle époque et tel personnage marquant affectionnent et reproduisent tel sujet plutôt que tel autre. Le parallélisme du missel et de notre dessin en est une preuve évidente. Voici le sujet dont il s'agit.

Une femme habitant la ville du Mans était occupée à faire chauffer de l'eau pour laver son enfant qu'elle avait placé dans la chaudière. Cependant, on annonce de toutes parts, dans la ville, l'arrivée du corps de saint Julien. Dans son empressement à le voir, elle sort précipitamment et oublie son enfant. Rappelée bientôt chez elle par une douloureuse préoccupation, quelle n'est pas sa joie de retrouver son enfant souriant et le feu éteint ! Elle court chercher le *Defensor* qu'on voit en effet sur le premier plan et qui est reconnaissable à la couronne qu'il porte sur son toquet. L'enfant placé dans une bassine posée sur un trépied, semble

parler fort tranquillement. La cheminée occupe le fond, à droite de la scène. »

L'artiste manceau a visiblement voulu demeurer fidèle au récit de la légende. La mère de l'enfant, le *Defensor civitatis*, trois autres personnages admirent le petit « sauvé du feu » ; mais saint Julien est

absent. Le dessinateur slave ne s'est donc pas inspiré à cette source. Des miniaturistes français plus anciens lui auraient-ils suggéré l'agencement qu'il a suivi ? C'est fort douteux. Nos vieux dessinateurs du moyen âge savaient diviser et simplifier une scène trop compliquée pour être entièrement reproduite dans un espace trop restreint ; mais ils n'aimaient guère composer, inventer, ni s'éloigner des données écrites du sujet.

JUBÉ DU CARDINAL DE LUXEMBOURG

AUTEL DES MIRACLES DE SAINT JULIEN

(Dessin du XV^e siècle, reproduit par M.F. Hucher)

Musée archéologique du Mans

Jusqu'à la Renaissance on garda généralement cette règle. Nous en avons une autre preuve fort intéressante dans la chapelle du prieuré de Saint-Julien, à Saint-Marceau même. Au tympan de la cinquième fenêtre de la nef, du côté de l'épître, un vitrail du XVI^e siècle représente justement le miracle de l'enfant laissé par sa mère dans une chaudière, et protégé par le saint évoqué. Mais la disposition de la scène est analogue à celle du jubé de la cathédrale ; l'enfant est placé sous une cheminée ; la mère accourt suivie de plusieurs personnages. Le reste de la fenêtre est consacré à d'autres épisodes du retour du corps de saint Julien au Mans ; je ne m'en occuperai pas, quel qu'en soit le mérite, comptant sur M. Robert Triger pour publier bientôt l'ensemble de tous ces précieux vitraux du prieuré de Saint-Marceau, et pour rendre ainsi un très important service à l'iconographie chrétienne, notamment à celle de saint Julien. En attendant, je lui sais bon gré de m'avoir mis en mains ce deuxième anneau d'une tradition artistique française qui n'a certainement rien de commun avec les images julianistes de Russie. Le prieur Alexandre de Langlée, qui fit reconstruire au XVI^e siècle la chapelle bénédictine de Saint-Marceau, et qui avait peut-être sous les yeux des monuments ou des manuscrits remontant jusqu'au XI^e siècle, date approximative où son prieuré se greffa sur l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, n'a probablement guère innové quand il traça au peintre - verrier le plan de son travail. Le Mans et Saint-Marceau entendaient le miracle de l'enfant à la chaudière d'une tout autre manière qu'Odessa et Moscou (2).

Quant aux adaptations et modifications récentes dont j'ai parlé, elles n'ont sans doute pas essentiellement changé les représentations russes de saint Julien. En Russie l'imagerie religieuse n'est pas un commerce quelconque, absolument libre de chercher le succès dans la fantaisie de l'artiste ou dans l'humeur fugace du public. Il y a au moins quatre censures ecclésiastiques pour les chromolithographies actuellement en vente ou en distribution chez nos amis et alliés. Je connais celles de Moscou, de Pétersbourg, d'Odessa, de Kiev ; et je ne les crois nullement disposées à favoriser des innovations hardies. Nos deux images doivent donc, ou je me trompe fort, appartenir à une tradition très ancienne, indépendante de celle de France, et datant du jour où les moines basilien, qui autrefois étaient les seuls peintres liturgiques de la « sainte Russie », voulurent mettre en œuvre les données biographiques qui leur avaient été fournies sur saint Julien. La seule chose que je serais disposé à prendre pour une nouveauté, c'est, dans la chromolithographie d'Odessa, la prière en faveur de l'enfance. Elle est d'un goût si moderne, elle tranche si fort sur les autres images de ma collection qui sont très

généralement dépourvues de cette sorte de légendes, qu'en dépit du slavon employé dans sa rédaction, je la croirais volontiers récente.

III

La comparaison des deux images russes avec les dessins du jubé de la cathédrale du Mans et du vitrail de Saint-Marceau ; leur rapprochement du récit explicatif donné par le Missel du Cardinal, et des chroniques résumées dans L'Histoire populaire de saint Julien par dom P. Piolin (Paris, 1888, p. 78), ne permettent pas de douter sérieusement de l'identité de saint Julien évêque de Kenomani avec saint Julien évêque de Kenomani. Mais nous en avons de meilleures preuves encore, qu'il n'est pas superflu d'enregistrer aujourd'hui dans les annales religieuses du Mans et de l'Église de France.

J'ai interrogé l'établissement chromolithographique Fesenko d'Odessa, sur l'origine de l'image sortie de ses presses. Si je n'ai rien pu obtenir de net à ce sujet, on m'a du moins répondu que « saint Julien de Kenomani, qui a vécu au premier siècle, est un saint catholique et aussi russe ». (Lettre du 24 novembre - .. décembre 1898.) On sait donc, à Odessa, qu'il n'y a pas d'évêché russe du nom de Kenomani ; et que si saint Julien est russe par le culte qu'on lui rend, il est également catholique, c'est-à-dire latin, évêque latin et romain, par son ordination et par sa mission.

A Moscou, le révérend Arséniev est mieux informé, et plus explicite. Une note dont il a bien voulu m'envoyer le texte russe en y faisant joindre une traduction française et littérale exécutée sous ses yeux (20 novembre - 2 décembre 1898), expose ainsi le résultat de ses lectures et recherches hagiographiques sur notre sujet.

« Courte notice sur saint Julien évêque du Mans, dont la mémoire est célébrée dans l'Église orthodoxe le 13 juillet. — **Saint Julien était disciple de l'apôtre Pierre, qui le plaça comme évêque en Gaule, dans la ville du Mans de Cenomani. Plusieurs pensent que saint Julien n'est autre que Simon le Lépreux dont il est fait mention dans l'Évangile. Dans la ville du Mans, saint Julien accomplit beaucoup de guérisons et d'autres miracles. Un jour, par ses prières, il fit jaillir d'une pierre une source d'eau. Le prince de la ville du Mans, qu'on nommait le *Defensor*, voyant les miracles du saint, se convertit au christianisme et reçut le saint baptême ; et après le prince, beaucoup d'habitants du Mans se convertirent et se firent baptiser. Une autre fois, saint Julien ressuscita l'enfant mort d'un certain Anastase, habitant du Mans. Saint Julien ressuscita encore un adolescent du nom de Jovinien. En général, plusieurs fois saint Julien ressuscita des enfants morts ».**

Le révérend Arséniev, qui a eu sous les yeux le tiré à part de mon article de la Revue de l'Art Chrétien, avait d'abord pensé que le miracle de l'enfant à la chaudière, tel que je le rapportais d'après la légende du Mans, était inconnu en Russie. Mais il ajoute à sa communication : « Ensuite j'ai trouvé dans

nos Vies des Saints le miracle de saint Julien, dont parle M. le chanoine Didiot ». C'eut été en effet une chose assez étrange, que l'hagiographie slave ne pût expliquer un point important de l'iconographie, slave également, qui nous a fourni nos deux images julianistes.

L'assertion relative à l'institution épiscopale de saint Julien par « saint Pierre » peut être interprétée dans un sens large, et signifier seulement qu'un pape, saint Clément ou un autre, a envoyé le premier évêque du Mans. L'identification de saint Julien avec « Simon le Lépreux » prouve qu'on y croyait au Mans à l'époque où le culte de saint Julien pénétra en Russie, mais ne prouve pas que ce fût une tradition absolument primitive. Le miracle de la source est à peu près raconté en Russie comme en France ; mais il a moins frappé l'imagination slave que la nôtre, et il n'a pas eu là-bas le populaire succès dont les monuments archéologiques du Maine témoignent fréquemment. La conversion du *Defensor* et de nombreux Manceaux, la résurrection du fils d'*Anastase*, sont exactement rapportées dans la notice du révérend Arséniev ; mais il attribue à « l'adolescent » ressuscité le nom de *Jovinien* que nos légendes donnent seulement à son père. La mention « générale » de plusieurs résurrections d'enfants paraît se rapporter aux faits déjà cités, en même temps qu'à celui de Pruillé-l'Éguillé dont parle dom P. Piolin (p. 48 de *l'Histoire Populaire*). En tout cas, Kenomani et Le Mans sont bien évidemment, pour l'hagiographie russe, une seule et même ville dont saint Julien fut l'apôtre et premier évêque.

La preuve la plus décisive de toutes nous en est donnée par le très érudit P. Nicolas Nilles, S. J. de la faculté de théologie d'Innsbruck, « *Saint Julien Kenomanensis*, nous écrivait-il tout récemment, se trouve dans les trois Calendriers russes que nous avons ici, et cela au 13 juillet. Avec les livres slavons, il est passé chez les Serbes qui en font commémoration le même jour. Dans les autres Calendriers orientaux, il ne figure pas ». (Lettre du 22 novembre 1898). « Je viens de recevoir la traduction du Synaxaire slavon du 13 juillet : c'est presque littéralement l'éloge de saint Julien, qui se trouve au *Martyrologium Romanum* du 27 janvier. L'identité est donc établie » (Lettre du 28 novembre 1898).

Voici les deux lignes consacrées à saint Julien depuis mille ans par le *Martyrologe Romain* du 27 janvier. « *Au Mans, déposition de saint Julien, premier évêque de cette ville, lequel y fut envoyé par saint Pierre pour y prêcher l'Évangile.* » Puisque le Synaxaire ou les Menées slaves, qui répondent d'une certaine manière au Bréviaire et au Martyrologe de l'Église latine, ont emprunté à celle-ci son éloge de saint Julien, ils ont dû se trouver en contact avec une église occidentale, une cathédrale probablement, où ce Martyrologe était en usage. Nous discuterons tout à l'heure cet intéressant sujet ; et si nous devons alors borner nos conclusions à de simples conjectures, à une solution seulement approximative de ce problème, nous sommes du moins en droit d'affirmer dès maintenant, comme une vérité hors de conteste, que saint Julien du Mans, par un très rare et très honorable privilège, est honoré d'un culte liturgique officiel en Russie et en Serbie. Anneau sacré entre deux grandes nations et entre deux illustres Églises si bien faites pour s'unir de plus en plus intimement, il est à nos yeux un symbole d'espérance, et peut-être, dans les desseins providentiels, un élément puissant de paix et d'entente fraternelles.

IV

Comment ce culte est-il passé d'occident en orient, des Gaules en Moscovie et jusqu'en Serbie, il nous faut essayer de le deviner. Le révérend Arséniev terminait ainsi son obligeante Notice : « Je crois que la présence en Grèce ou en Russie du culte de saint Julien s'explique très simplement. C'était un saint des premiers temps chrétiens, quand les saints de chaque pays d'Europe étaient également vénérés partout. Exemples : saint Irénée de Lyon, saint Pothin de Lyon, sainte Blandine et d'autres, entre lesquels il y a beaucoup de saints italiens et espagnols ». Je voudrais que la question fût réellement aussi simple ; que tous nos saints d'Europe fussent entrés comme de plain pied dans la liturgie grecque, et de là dans les Calendriers et les Synaxaires slavons. Mais non, la difficulté n'est pas imaginaire, d'expliquer pourquoi et par quelle voie l'évêque du Mans est devenu un saint russe, entre des milliers et des milliers d'autres, qui, très célèbres assurément chez eux, n'ont pas eu cette faveur et cette gloire chez les Slaves.

Avant de recevoir les indications du révérend Arséniev, j'avais songé à ce chemin de la Méditerranée, de la Grèce, de Constantinople. J'avais été frappé de la grande dévotion de la Sicile envers saint Julien, dès la conquête de cette province par les Normands. Quand l'évêque Hildebert, en 1107, y allait quêter pour la restauration de son église du Mans, il y trouvait déjà un monastère élevé en l'honneur de son illustre prédécesseur (Cf. dom P. Piolin, *Histoire populaire*, p. 113) ; et il y préparait, de loin sans doute, ce redoublement de piété qui devait apporter à saint Julien, un siècle et demi plus tard, de la part des Angevins et des Manceaux de Sicile, l'hommage de la splendide collégiale de Galata... (Ibid., pp. 140, 178, 215). Je me rappelais l'histoire romanesque de Bacqueville Martel délivré de la captivité des Turcs, en 1373, par l'intercession du même saint Julien, et je me disais que le grand mouvement des croisades, des conquêtes latines en Orient, avait bien pu y importer aussi le nom et le culte de l'évêque de Kenomani.

Mais ce sont là des conjectures plus littéraires que critiques. Justement, les succès de nos chevaliers irritèrent les Grecs au point de faire éclater avec violence les germes de révolte et de schisme que Constantinople fomentait de longue date en son sein contre Rome. Il ne pouvait guère être question alors d'introduire un culte latin, un culte français, dans les Calendriers orientaux. Et de fait, le docte P. Nilles nous a dit précédemment que saint Julien « n'y figure pas », sinon en Russie et en Serbie. S'il ne figure pas dans ceux de l'orient grec, c'est que jamais il n'y fut inscrit. Le soin de conserver les traditions et les textes liturgiques est tel, en effet, chez les chrétiens orientaux dissidents, qu'ils n'hésitent pas à lire et à chanter dans leurs livres antiques des formules absolument contraires à leurs erreurs de doctrine et de discipline. La primauté de l'évêque de Rome, par exemple, n'est affirmée nulle part aussi clairement, aussi fortement, aussi amplement, que dans l'hymnographie de l'Église grecque séparée. Si donc saint Julien avait pu entrer dans ses Menées, jamais il n'en serait plus sorti ; et si nous l'y trouvions encore, nous ne devrions pas hésiter un seul instant à croire qu'il est passé de ces Menées byzantins aux Menées russes.

Cela étant inadmissible, on pourrait se demander peut-être s'il ne serait pas entré directement dans la liturgie slave, par l'ordre des deux apôtres Cyrille et Méthode, au IX^e siècle. Ils venaient de Constantinople, mais ils agissaient pour le compte et sous l'action légitime de Rome. Ils avaient pu rencontrer en Italie quelque témoin de la gloire et du culte de saint Julien. Et enthousiasmés des récits de sa vie, n'auraient-ils pas désiré le faire révéler dans ce monde slave où ils pénétraient en conquérants pacifiques et en hérauts de la divine parole ? Absolument parlant, c'est possible, mais d'une extrême invraisemblance. Au IX^e siècle, quand la Sicile était tout entière sous le joug des Mahométans, dont l'épée des Normands ne devait la délivrer que bien plus tard, Cyrille et Méthode ne pouvaient rien trouver là qui leur parlât éloquemment de saint Julien et de ces miracles. Si au VII^e siècle les Manceaux, comme le dit fort bien M. Robert Triger dans *Le Mans à travers les âges* (p. 8), avaient fait « quelque bruit dans l'Europe occidentale, en allant jusqu'au Mont - Cassin dérober pieusement le corps de sainte Scholastique, sœur de saint Benoît », rien ne prouve qu'ils y eussent laissé en échange un levain de religion et d'admiration envers saint Julien, et que, deux siècles après, les apôtres des Slaves en eussent recueilli une parcelle pour l'introduire jusqu'en Moscovie. C'est donc d'un autre côté qu'on doit chercher le sentier mystérieux par où le culte de saint Julien a pénétré en Russie. Les relations du Mans avec Paderborn, constatées et suivies de 836 jusqu'en 1671, ne sauraient-elles nous fournir enfin l'éclaircissement de ce doute historique et liturgique ? On en jugera par les observations suivantes.

« Saint Badurad, évêque de Paderborn, nous dit dom P. Piolin (*Hist. populaire*, p. 90), envoya des députés à notre évêque pour en obtenir le corps de quelque Bienheureux qui l'aidât par ses miracles à retirer de leurs superstitions les Saxons de la Westphalie. Saint Aldric lui remit le corps presque entier de saint Liboire, qui devint le patron du diocèse saxon. Ce fut le 27 avril de l'an 836 ». Je soupçonne fort que ce n'était pas le début des rapports entre les deux diocèses, et que les prédécesseurs de Badurad et d'Aldric avaient déjà dû communiquer ensemble. En tout cas, Aldric et son clergé étaient gens des plus actifs, écrivant beaucoup et au loin. Nul doute qu'aux reliques de saint Liboire ils n'aient joint une Vie de saint Julien dont la fête devait être, en bonne religion, célébrée désormais où l'on célébrerait celle de son troisième successeur, saint Liboire. Précisément nous avons, dans le tome VI de l'Histoire de l'Eglise du Mans, par dom P. Piolin, (p. 584 et suiv.), une Vie de saint Julien antérieure à 836. Une autre, du même temps, a été publiée par Mabillon dans ses *Vetera Analecta* (éd., tome III, p. ... ; et nous n'avons pour ainsi dire que l'embarras du choix pour désigner celle qu'Aldric fit expédier à Badurad. Quand donc, le 30 septembre 1205, « le doyen et les chanoines du Mans, répondant au désir de ceux de Paderborn, leur envoyèrent un exemplaire de la Vie de saint Julien magnifiquement transcrite » (*Hist. populaire*, p. 129), il ne s'agissait pas d'une innovation, de l'introduction d'un culte inconnu en Westphalie ; mais seulement de la réglementation d'une fête déjà instituée, comme l'a bien observé dom P. Piolin (*Ibid.* p. 130). Ce fait s'est encore reproduit au XVI^e siècle (*Ibid.* p. 181), exactement dans le même but, dans les mêmes conditions.

Au IX^e siècle donc et au X^e, Paderborn et son vaste diocèse, — dont les frontières n'étaient pas extrêmement éloignées des régions occupées à l'est et au midi par différents peuples d'origine slave, — connaissaient et honoraient le saint fondateur de l'Eglise de Kenomanum. Or, l'an de grâce 957, la grande

princesse Olga, régente de Kiev, avait reçu à Constantinople le baptême et le nom chrétien d'Hélène. Revenue dans sa capitale, elle avait demandé et obtenu de l'empereur Otton I, en 959, des missionnaires latins, qui sans doute ne purent pas agir efficacement sur son peuple parlant une langue si différente de la leur, mais qui certainement exercèrent sur elle et sa cour une influence pieuse autant que durable. Le fait de cette mission est indubitable ; et on le voit, par exemple, nettement affirmé dans le récent volume X de la réédition du *Kirchenlexicon* de Fribourg (col. 1378). Que les missionnaires choisis par l'empereur pour seconder le zèle apostolique d'Olga aient appartenu, quelques-uns du moins, à l'église de Paderborn ; ou qu'ils aient connu les saints qu'on y honorait de préférence, et qu'ils aient eu la pensée de recommander à la princesse l'invocation et le culte de saint Julien, c'était pour eux chose des plus simples à faire, et c'est pour nous chose des plus faciles à supposer. Dans l'organisation des offices liturgiques dont le fond demeurait grec, bien que traduit en slavon par Cyrille et Méthode, Olga pouvait donc fort bien réclamer une place pour saint Julien de Kenomani. « Avec les livres slavons, il est passé chez les Serbes », comme nous l'a déjà dit le R. P. Nilles : et aujourd'hui, par les chromolithographies de Moscou et d'Odessa, il revient pour ainsi dire, en ornements épiscopaux gréco-russes, visiter sa chère Église et sa bien-aimée cité du Mans.

Je n'ai pas encore insisté sur la date de sa fête en Russie et en Serbie, le 13 juillet. Elle mérite une particulière attention. Le 13 juillet grec n'est autre que le 25 juillet latin depuis 1582 et depuis les deux années bissextiles de 1700 et 1800. Or, le 25 juillet latin est la date où Le Mans fête la Translation de saint Julien. Les Russes et les Serbes feraient donc sa commémoration au jour où nous célébrons sa translation ; et même avant 1582, il n'y aurait eu que deux jours de différence entre ces deux fêtes.

N'est-ce là qu'une coïncidence fortuite ? Je ne puis me décider à le croire. Le 27 janvier, fête latine de la Dormition de saint Julien, était déjà consacré, dans l'Église gréco-russe, à la Translation des reliques de saint Jean Chrysostome ; et les liturgistes de la princesse Olga avaient dû chercher un autre jour. Comment ont-ils choisi le 13 juillet ?

Par caprice ? Non, certainement. Mais c'était au Mans, à Paderborn aussi peut-être, la fête de la Translation de saint Julien, à un ou deux jours près : et nulle autre date ne pouvait mieux leur convenir. Je suppose évidemment qu'à la fin du X^e siècle, cette fête du 13-25 juillet existait déjà au Mans. Car plus tard, au XI^e siècle et depuis, le schisme latent ou déclaré n'aurait plus permis d'introduire un culte latin quelconque en Moscovie. Mais cette supposition que je fais est-elle bien fondée ? L'office de la Translation de saint Julien était-il institué dès 959 ? Ou bien ne faut-il pas, avec les Bollandistes, le rajeunir de deux ou trois cents ans ? J'ai soumis cette question à mon docte correspondant du Mans, qui m'a fait donner par le R. P. dom Heurtebize, secrétaire de la Société historique et archéologique du Maine, la réponse très claire et très satisfaisante qu'on va lire.

« La fête de la Translation des reliques de saint Julien, qui se célèbre en juillet, rappelle diverses translations. Les bréviaires que j'ai pu consulter mettent en première ligne la translation faite par saint Aldric vers l'an 840, au sujet de laquelle dom Piolin s'exprime ainsi : L'Église du Mans en a conservé le souvenir et elle en célèbre chaque année la mémoire au jour anniversaire, 25 juillet. (*Hist. de l'Église du Mans*, t. II, p. 255).

Les Bollandistes, à la date du 27 janvier (t. II Jan., p. 761), parlent de cette fête de juillet comme rappelant la translation qui eut lieu en 1201, lors de la consécration de la cathédrale. Je suis porté à ne pas suivre pour ce fait les doctes Bollandistes, et à penser avec dom Piolin, fidèle écho des livres liturgiques du diocèse, que la fête de juillet rappelle en premier lieu la translation faite par saint Aldric, et ensuite les translations ou reconnaissances qui eurent lieu à diverses époques. Autrefois cette fête se célébrait chaque année au 25 juillet. Les bréviaires réformés du XVIII^e siècle placèrent à cette date, non plus la *Translatio*, mais la *Veneratio reliquiarum S. Juliani et aliorum quos Cenomanensis recolit Ecclesia*. Le propre du diocèse approuvé par Rome sous l'épiscopat de Mgr. Bouvier a repris l'ancienne fête de la translation, au sens qu'elle avait dans les anciens bréviaires ; et il fait même mention des reliques sauvées pendant les fureurs de la Révolution, à la fin du siècle dernier. La fête ne se célèbre plus au 25 juillet, mais le dimanche qui suit cette date. »

On pensera assurément, avec moi, que ces observations ne souffrent aucune réplique, et que les missionnaires de l'empereur Otton-le-Grand peuvent fort bien avoir trouvé, à Paderborn, cette date du 13 juillet, tout indiquée d'ailleurs pour la commémoration de saint Julien de Kenomanum à Kiev et dans l'Église slave. Ce dernier détail s'harmonise si bien avec tous les autres précédemment rapportés en cette étude, qu'on peut sans témérité, je crois, tracer le chemin d'honneur qu'a suivi du Mans à Paderborn, à Kiev, à Belgrade, à Moscou, à Odessa, la mémoire bénie de cet Apôtre auquel il m'est doux, en terminant, de recommander « les enfants de Russie et de France, maintenant et dans l'avenir ».

Chanoine Jules DIDIOT.

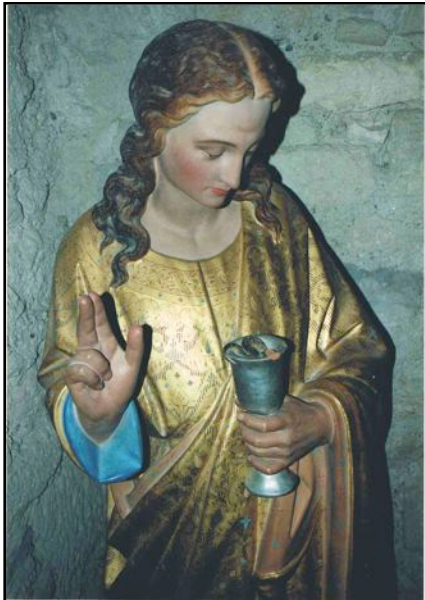
(1) La rédaction de la Revue historique et archéologique du Maine tient à renouveler ici à M. le chanoine Gouin, vicaire général honoraire, l'expression de ses plus sincères remerciements. C'est à son très gracieux et très obligeant intermédiaire qu'elle doit l'honneur de publier aujourd'hui le remarquable article de M. le chanoine Jules Didiot.

(2) Depuis que M. Robert Triger nous a signalé le vitrail de la chapelle de Saint-Marceau, la Province du Maine (octobre 1898) a publié un court article de M. l'abbé Ledru sur cette chapelle et la famille de Langlée ; mais les beaux vitraux du XVI^e siècle qui font le principal intérêt de la chapelle de Saint-Marceau n'ont pas été reproduits.

Commentaires :

Dans cette relation très importante des liens instaurés, entre différents pays européens, grâce au culte du premier évêque des *Cenomanni*, *Saint Julien*, ce qu'il faut retenir outre des noms que le texte suivant va préciser, c'est surtout le rôle légendaire tenu par le « pape » *Saint Clément*, « Celui qui calme les Ardeurs », qui, malgré le soutien d'un certain *Sisinnius*¹⁵² à Rome, sera relégué par l'empereur *Trajan* en *Chersonèse de Tauride* (nom très important lié au « bouillonnement » et à l'excitation, à la vitalité du « Taureau »), en *Crimée – Ukraine* actuelle, et y mourra martyr dans le bouillonnement du « bassin » du *Pontos – Euxinos*, de la « Mer Noire » et de ses « marées débordantes ».

Tout aussi évident est le « rôle », et nous venons de le dire, tenu par la « Chaudière »



qui « rajeunit les peaux » (racine **ieu-*, **ieu-s-* « bouillonner comme un guerrier, être en effervescence comme une Boisson, un Taureau »¹⁵³ > « *Juvenis* – Jeune », « *jugum* – joug », *juvencus*, *juvenca* « veau, taureau, génisse » qui dans l'antiquité a pu conduire à des interprétations en celtique de *Justus* et de *Julius*), « Chaudière » qui a opéré ainsi, au temps de *Domitien*, dans le martyre de *Saint Johannis – Janus*, *Jean Devant la Porte Latine* (*Porta = Janua* en latin), à Rome, au lever de la constellation du *Taureau* justement (6 mai), en redonnant au Saint Vieillard toute la vigueur d'un *Αθανατος*, *Athanatos*, « Immortel ». Il n'est pas dit d'ailleurs que le nom sémite de *Johannis* n'ait pas été

interprété à partir de cette racine indo-européenne **ieu-*, > **io-*, selon les assimilations linguistiques de l'époque paléochrétienne, quand on connaît la Légende Dorée de *Saint Jean*, l'« *Athanatos* - Immortel » « à la chevelure apollinienne », obligé de boire un calice de vin « bouillonnant de poisons », digne d'un venin de « serpent » qu'il transforme en un pur breuvage.

¹⁵² Nom très important dans d'autres légendaires tous liés au « Chaudron bouillonnant », de Gaule, chez les *Parisii* (*Saint Denis*) et les *Sénonis* (*Étampes*, *Longpont*, *Saint-Yon*), de *Vénétie* et d'*Anatolie*, légendaires à analyser dans lesquels sont impliqués d'autres *Julien*, *Julienne* ...

¹⁵³ Jules Pokorny, *IEW.*, p. 507 sqq. Les noms du *Ταυρος*, *Tauros* grec, du *Taurus*, *Taurinus* latin et gaulois, du *Taruos* éventuellement, viennent de la racine **teu-r-*, (Pokorny, *IEW.*, p. 1083) qui signifie justement « bouillonner, gonfler » et qui a donné, outre le nom des *Turons* de *Tours*, celui des *Saints Turibios* « Celui qui bouillonne », disciple de *Saint Julien*, deuxième évêque des *Cenomanni* ou évêque en *Celtibérie* d'*Astorga*, dans les « *Asturries* ». Cette racine a donné le grec *τυρος*, *turos* « fromage », comme *βου-τυρον*, *bouturon* « beurre » (*bou* = bovidé, avestique *tuiri* « petit-lait ») : il suffit d'observer la fabrication du « fromage de Comté » dans une chaudière en cuivre où le lait est brassé pour comprendre... le Chaudron ou la Chaudière « transforme » par le brassage, la chauffe ou la fermentation toutes les matières minérales, végétales et carnées ...

Ce « Chaudron », cette « Chaudière sont dotés d'une symbolique « baptismale »



importante, associée elle-même à tout ce que développe le thème astrologique et astronomique de la *constellation du Verseau*, au niveau de la « Fermentation des Matières » et des « Liquides », tel le *Jus* en latin, le « Jus du fruit fermenté » mais encore le « Jus *Galaxique », le « Lait »¹⁵⁴, le lait « Astral » d'*Héra – Junon*, la « Génisse » ou de *Galatée* (la *Voie Lactée*), au niveau aussi du « Bouillonnement de la Jeunesse », immortalisée par les échansons païens *Ganymède* ou *Pélops* ou chrétiens comme *Sébastien, Vincent, Valère, Gaudens* des *Cenomanni* de *Brescia, Urbain, Vernier, etc.*, au niveau du « Rajeunissement des Corps et des Âmes ».

Cela est fait en correspondance, dans la religion chrétienne, avec le « Baptême du Christ », célébré le 13-14 du mois de *Januarius*¹⁵⁵ au début de la semaine qui voit l'entrée du soleil dans la constellation, en correspondance aussi avec les *Noces de Cana*, qui inaugurent, avec la « Fermentation » du « Jus », de l'Eau changée en Vin, le parcours terrestre du Christ.

La preuve de ce « Rajeunissement des Corps », qu'évoque l'ensemble des *Julien* dans la mythologie chrétienne, est assurée, chez les *Cenomanni*, par le nom même de la Cité, conforté par celui, gaulois lui aussi, de la « Fontaine De Jouvence » *Centonomius*, qu'*au Mans*, fait « jaillir » et « bouillonner » *Saint Julien* en plantant son « bâton » remis par *Saint Clément*. C'est peut-être à cette fontaine que l'épouse du *Defensor, Goda*, « Celle qui verse ou sur laquelle est versée » (racine **gheud-* « verser », > *gutta* « goutte », « godet, godeau » = « coupe »¹⁵⁶ ; nous trouvons le nom de *Goda* dans le récit dans les *Gesta Domni Juliani*),

¹⁵⁴ Photo Roland Philippe, avec nos remerciements : un « Fromager », dans la laiterie – musée de Trepot (Doubs), brasse le « Lait » chauffé dans le chaudron en cuivre (très conducteur de chaleur) pour la récolte du « caillé » qui sera à la fin de toutes les opérations, « mis en forme », d'où le nom de *formaticum* « fourme » > « fromage ».

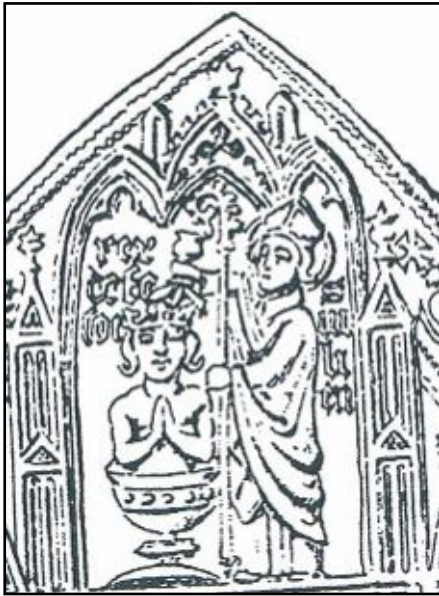
¹⁵⁵ Ce nom que nous retrouverons plus loin, avec celui de *Clementien*, dans l'analyse des vies de *Saint Gordien* et de *Saint Mercure*, tueur de *Julien l'Apostat*, est le symbole du « Bouillonnement » par excellence tant « volcanique » que « sanguin » (miracle de *Saint Janvier*) à *Naples* par exemple, où est vénérée aussi *Sainte Julienne*, martyre dans une « Chaudière ».

¹⁵⁶ La constellation de la *Coupe* est appelée encore au XVI^e siècle « Gobeau », le même jour que l'entrée du soleil dans la constellation de la Balance, comme l'écrit *Du Bartas* dans son Calendrier Astral, 1^{ère} semaine, 4^{ième} Jour :

« ... Orion, l'Eridan, la Balene, le Chien et l'Avant-Chien à la brûlante halene, le Lièvre, la Grande Nef et l'Hydre et le Gobeau... »

Le « gobeau » appartient certainement à la même famille que le gaulois *gob* « bec, bouche » qui conduit à « gobelet » et à l'expression « tout de go(b) » = « tout d'un coup ». D'autres croisements ont pu encore se produire, notamment à partir de la racine **gheu-* « verser » (Pokorny, *IEW.*, pp. 447-448) ou **gheud-* « se réjouir » (à l'origine du nom de *Ganymède*) : à partir du nom de *Saint Gaudens*, dont l'un est fêté le même jour, le 22 janvier, que *Saint Vincent*, chez les *Cenomanni* de *Brescia* et l'autre en septembre dans les Pyrénées ;

vient puiser de l'Eau, avec laquelle, comme bon nombre de *Cenomanni*, elle sera rajeunie par le « Baptême ».



... Un jour, par ses prières, **il fit jaillir d'une pierre une source d'eau**. Le prince de la ville du Mans, qu'on nommait le *Defensor*¹⁵⁷, voyant les miracles du saint, se convertit au christianisme et reçut le saint baptême ; et après le prince, beaucoup d'habitants du Mans se convertirent et se firent baptiser. Une autre fois, **saint Julien ressuscita l'enfant mort d'un certain Anastase, habitant du Mans. Saint Julien ressuscita encore un adolescent du nom de Jovinien. En général, plusieurs fois saint Julien ressuscita des enfants morts** » ...

Cenomanni et *Centonomius* sont issus, pour la première partie, de la racine *ken- « jaillir, s'épanouir, rajeunir », liée aussi à l'accouchement du « Premier Né » (tel dans l'Évangile de Saint Luc, l'*Enfant-Jésus* !) qui a donné le grec καινος, *kainos* « nouveau », le latin *recens, recentis* « frais, jeune, nouveau », le vieux gallois, brittonique, breton, irlandais *cein, cain, quen* « beau par sa jeunesse », le gaulois *Cintus, Cintugnatos* « Premier-Né », le vieil irlandais *cetne*, le gallois *cynt*, « premier » ; le gallois *cenau*, le moyen irlandais *cano, cana*, « jeune chien, louveteau », le vieux slave *cedo* « Kind, enfant »¹⁵⁸.

Il est fort possible que le nom du vieillard *Arcontius* - *Arconce*, qui, avec son compagnon *Elpidius* – *Ilpize*, inhume le corps sans tête de *Saint Julien de Brioude* et qui pour ce geste retrouve une « nouvelle jeunesse », soit issu d'un gaulois **Arekontius* > **Arekontius*,

« faire Saint Godence » est, toujours au XVI^e siècle, « faire bonne chère » et « faire Godence » équivaut à « faire un sacrifice » ; il faut aussi se rappeler que *Saint Gaudens* est comme *Saint Denis*, un céphalophore ; Un Godin est un homme « gai », mais un « godot » est un « gobelet » ... souvent rempli de vin : ne dit-on pas encore maintenant « verse-moi un godot ou un godet » ; quant au « godeau », c'est un outil de vigneron ou une façon de planter la vigne, comme la taille en « gobelet » est utilisée pour ses sarments. Du *Bartas* dans le même calendrier dit ceci :

« ... Maintenant en godeau et tantost en rayon houe la vigne en mars, la bine, tierce, émonde... »

Le lever de la « Coupe », du *Gobeau* ou du *Godot* a lieu à la mi-septembre au moment de la fête du pape *Saint Corneille*, du « Bronzé » *Saint Cyprien* et de la fête de l'*Exaltation de la Sainte Croix*, le 14 septembre, au moment où *Sainte Hélène* retrouve le bois et les clous du supplice : cela nous rappelle ainsi la parole terrible prononcée dans le Jardin des Oliviers, au soir du Jeudi-Saint, après le partage du « pain » et du « vin » : « Que ce calice s'éloigne de moi ». A partir de là le « calice » sera omniprésent dans l'iconographie de la *Déposition de la Croix* pour recueillir le « sang » du Christ.

¹⁵⁷ Baptême de *Defensor* : iconographie par reprographie extraite du *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, tome XX, 1869-70, Eugène Hucher, « **Le Jubé du Cardinal Philippe de Luxembourg à la Cathédrale du Mans, décrit d'après un dessin du temps et des documents inédits** », p. 339. Musée du Mans.

¹⁵⁸ Jules Pokorny, *IEW.*, pp. 563-564.

hellénisé ensuite en Αρχοντιος, *Archontios*, lié à la mythologie antique des « bouillonnantes » fêtes des *Anthestéries* dionysiaques et de l' « Archonte – Roi » et de sa *Basilisse* à Athènes. D'autres noms confirment cette analyse, celui de l'adolescent « *Jovinianus* – Jovinien », qui n'a rien à voir avec celui de *Jupiter*, *Jovis* mais qui est équivalent à *Juvinianus* « Jeune » (gaulois *Jovinc-illus* : Pokorny, *IEW.*, p. 510), parallèle au latin *juvenis*, lui-même provenant de la racine **iew-* « être en mouvement, en effervescence » > **ieu-* « jeune » comme la « Jouvence », comme le nom de *Julius*, *Julianus*, réinterprété à la manière de l'époque.

Il reste peut-être celui le plus important, celui du grec latinisé Αναστασιος, *Anastase* « Celui qui est ressuscité », car c'est effectivement le sens donné à ce prénom. L'Αναστασις, *Anastasis* est « l'action de se lever, de se relever », soit à l'*Aurore*, à l'*Alba – Aube*, soit après une chute, y compris du Soleil en *Hespérie*, *Ibérie*, *Hibernie*, à l'« Occident » (latin *occidere* « tomber, tuer »), donc de se lever le matin, à l'opposé, à l'« Orient » (latin *oriri* « se lever, naître », en *Anatolie* par exemple. Ce n'est pas un hasard :

- si le pape « Saint Anastase » est fêté au moment des *Saturnales* solsticiales, le 19 décembre, le jour de la fête de *Saint Lazare*, l'Ami « ressuscité » par le Christ et le Patron des Lépreux...
- si un *Saint Anastase*, compagnon de *Cyriacus*, *Paulillus*, *Secundus*, et *Sindinnius* est martyrisé un 19 décembre,
- si deux *Saints Anastase*, anciens moines du Sinaï, devenus évêques d'*Antioche*, berceau du christianisme et de nombreux *Saints Julien*, furent martyrisés par des Juifs révoltés le 21 décembre au VI^e siècle.
- si surtout une célèbre *Sainte Anastasie*, liée par son martyre et celui de ses compagnes à la « cuisson par le feu » (elles-mêmes liées aux Saints « Cantien » d'*Aquilée*, martyrisés par *Sisinnius* et vénérés à *Étampes*) est fêtée le jour de la *Nativité* de l'*Enfant-Jésus*, le 25 décembre (sa mère *Fausta* l'est le 19), au solstice d'hiver au moment où le Soleil renaît en compagnie de la planète *Saturne* !



L'Αναστασις, *Anastasis*, chez les chrétiens, c'est surtout la « Résurrection » au Matin de Pâques (à gauche : église *Saint-Julien de Villejust* – Essonne), au moment où le « Jardinier – Christ » se révèle dans son corps rajeuni et αμβροσιος,

ambrosios, « immortalisé » à *Marie-Madeleine*, venu avec son vase à parfum embaumer et entretenir le corps de son « Rabbouni ».

2. Vie de Saint Julien du Mans¹⁵⁹, tome II des « Petits Bollandistes », par Mgr. Paul Guérin :

... Si l'on en croit la tradition, Saint Julien, apôtre et premier évêque du Mans, est le même que Simon le Lépreux, qui eut le bonheur de voir le Fils de Dieu fait homme manger à sa table. Il se fit depuis son disciple, et fut envoyé en France par le prince des Apôtres, Saint Pierre. Mais il est plus probable que Julien (*Julianus*) naquit à Rome, d'une famille patricienne, et **qu'il reçut du pape Saint Clément**, avec le caractère épiscopal, la mission d'évangéliser les Cénomans. **Il avait pour compagnon de ses travaux apostoliques le prêtre Thuribe et le diacre Pavace, qui furent ses successeurs** ; ils s'avancèrent tous trois vers la capitale de la province qu'ils devaient gagner à Jésus-Christ, *Suindinum*, ville forte, qui n'occupait qu'une partie de l'enceinte actuelle du Mans. Arrivés sous les remparts, ils trouvèrent les portes fermées, car la ville était en guerre avec ses voisins, et semblait se mettre en garde contre un coup de main. Ils furent donc obligés de prêcher d'abord dans les campagnes, où ils purent convertir et baptiser quelques idolâtres. Toutefois ils ne s'écartaient guère de la ville, épiant l'occasion d'y entrer. Julien, pour obtenir cette faveur, priait, pleurait devant Dieu et se livrait à de grandes austérités. Enfin, ses vœux furent exaucés. **Les habitants étant un jour sortis en assez grand nombre,**



parce qu'ils manquaient d'eau, Julien profite de cette circonstance, se présente à eux, leur prêche le vrai Dieu et la rédemption des hommes par Jésus-Christ, et, pour montrer la vérité de sa parole et de sa mission, il plante son bâton en terre, se jette à genoux, prie, et fait jaillir une source abondante en un lieu où l'eau était naturellement rare, comme on s'en est assuré dernièrement en creusant un puits artésien tout près de là. **Cette fontaine s'appela Centonomius, ou mieux Sancti-Nomius, le bienfait du Saint ; elle coule encore aujourd'hui et porte le nom de Saint-Julien ; on la montre sur la place de l'Eperon : elle est décorée d'un bas relief représentant le miracle : nouveau Moïse, Saint Julien, en habits pontificaux, fait jaillir l'eau du rocher en le frappant de son bâton pastoral ; à ses pieds, une jeune fille remplit son urne dans l'eau miraculeuse.**

Le bruit de cette merveille se répand ; on accourt de tous côtés pour en être témoin ; Julien est l'objet de l'admiration et du respect universel ; il est conduit comme en triomphe dans la ville et écouté d'abord avec curiosité. Mais, quand on vit combien il était difficile de pratiquer la nouvelle religion qu'il apportait, la plupart des cœurs se fermèrent. On ne voit pas que les magistrats romains, qui gouvernaient la ville au nom de l'empire, aient gêné la liberté de ses prédications. Mais les habitants riches et puissants, voyant dans sa doctrine la condamnation de leurs mœurs corrompues, le persécutaient. Heureusement l'homme le plus influent de la ville,

¹⁵⁹ Références iconographiques (extraits) : différents clichés et gravures émanant de la Conservation de la Ville du Mans - Direction des Affaires Culturelles – Musées ; qu'elle en soit remerciée.

un Gaulois honoré par les suffrages de ses concitoyens de la fonction de défenseur, qui consistait à veiller à la protection et à la sûreté du peuple, ayant appris la merveille opérée par cet étranger, désira le voir. Il le fit venir à son palais, situé dans la partie la plus élevée de la ville, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la cathédrale. Julien ayant rencontré à la porte de ce magistrat un aveugle qui lui demandait l'aumône, lui rendit la vue. Ce nouveau prodige fit une vive impression sur le défenseur ; il accueillit notre Saint avec le plus grand respect, se fit instruire dans les vertus chrétiennes, reçut le baptême avec sa femme (*Goda, selon les Gesta Domni sancti Juliani*¹⁶⁰) et toute sa famille, et donna, pour en faire une église, la plus grande salle de son palais, appelée, comme dans toutes les demeures des grands, chez les Romains, basilique. **Cette cathédrale fut d'abord consacrée sous l'auguste titre de la Sainte Vierge et du Prince des Apôtres, Saint Pierre ; elle porta plus tard les noms des saints martyrs de Milan, Gervais et Protais, et enfin celui de Saint Julien.** Notre Saint, voulant réunir en une sainte assemblée les chrétiens, non seulement pendant leur vie, mais aussi après leur mort, choisit pour leur sépulture un lieu peu éloigné, mais hors de la ville ; il le consacra et y éleva un oratoire en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul. Là s'élève aujourd'hui l'église Notre-Dame du Pré.

Deux choses contribuèrent surtout à la conversions des infidèles : la charité des chrétiens, qui, à l'exemple du saint apôtre, secouraient les malades,, les pauvres, les orphelins, et des miracles éclatants que nous ne pouvons pas tous vous raconter ici. Un des premiers citoyens de la ville, nommé Anastase, dont le fils venait de mourir, ayant recours à Julien, lui dit : « Si vous pouvez rendre la vie à mon fils, je confesse que Jésus-Christ est vrai Dieu, et je renonce pour jamais aux divinités que j'ai adorées jusqu'à ce jour ». **Le saint pontife se rend en effet vers le mort, lui prend la main, lève vers le ciel ses yeux baignés de larmes, pendant que les assistants pleurent et prient comme lui, et conjure celui qui a tiré Lazare du sein de la mort de renouveler le prodige, afin que cette résurrection corporelle soit, pour un grand nombre, la cause d'une résurrection spirituelle.** Bientôt l'enfant semble se réveiller, se lève, et ses parents le reçoivent plein de santé dans leur bras. Anastase reçut le baptême avec toute sa maison, et beaucoup d'idolâtres l'imitèrent.

Après avoir triomphé de la religion romaine dans la cité, Julien entreprit de combattre celle des Gaulois (le druidisme), qui était bien plus puissante, car les druides avaient une grande renommée de science et, de plus, ils étaient persécutés pour avoir défendu l'indépendance de leur nation contre les vainqueurs : deux motifs qui les rendaient chers au peuple. On assistait avec empressement aux mystères qu'ils célébraient dans les forêts et les landes si communes en ces contrées. Mais, en dehors de ces réunions, chaque famille gauloise vivait séparée, dans des huttes formées de terre et de branchages. Il fut donc bien plus difficile d'évangéliser les campagnes que les villes. Julien et ses compagnons surent pourtant y gagner des âmes à Jésus-Christ et y former des églises. Leurs conquêtes s'étendirent jusque dans le pays des Arviens et des Diablintes (1) ...

¹⁶⁰ *Inclitus ergo Julianus, praecepit afferi aquam, et ponere eam in quodam uasculo lapideo in modum dolii facto, et praedictum principem primo baptizavit et ostea uxorem suam nomine Godam ...* Le célèbre Julien indiqua que l'on apportât de l'eau, et la répandant à partir d'une certaine petite vasque de pierre, il baptisa en premier lieu le « prince », et ensuite son épouse du nom de *Goda* ... : *princeps = defensor*, voir chapitre VI.

(1) Les Arviens avaient pour chef-lieu *Vagoritum*, Argentan, dans la partie Nord-Est du Maine, et les Diablintes, situés entre la Loire et la rive gauche de la Seine. *Arcolica*, Aurilly, Diablintes ou Jubleins ; Ebuovices ou Evreux. Les Cénomans faisaient eux-mêmes partie de la confédération des Diablintes.

... Les prodiges furent plus que jamais nécessaires : près de Saint-Julien en Champagne, et de Neuvy, les pieds de l'apôtre laissèrent sur une pierre leur empreinte miraculeuse, que l'on montre encore. **Rencontrant sur son chemin un cortège funèbre qui conduisait à sa dernière demeure un défunt illustre, nommé Jovinien, il s'adresse au père de l'adolescent mort**, et à la troupe d'idolâtres qui l'accompagnent, leur fait promettre qu'ils embrasseront la religion de Jésus-Christ s'il leur démontre sa divinité par la résurrection de celui qu'ils pleuraient, et adresse à Dieu une fervente prière. **Le mort ressuscite et s'écrie : « Il est vraiment grand le Dieu que Julien annonce »** ; puis il dit à son père : « Nous adorions les démons ; je les ai vus dans l'enfer, où ils souffrent des tourments éternels ». Au bruit de ces merveilles, une foule nombreuse accourait et suivait partout le Saint, comme autrefois Jésus-Christ. Un jour qu'ils se rendait au domaine de Pruillé-l'Eguillé, le maître, qui était païen, le pria de loger chez lui. **Mais au moment même où Julien arrivait, une jeune enfant, fils de son hôte, mourut. Cela ne l'empêcha point d'entrer dans cette maison pour y séjourner. Seulement il passa la nuit en prières, et, le lendemain, on trouva l'enfant plein de vie et de santé. Ses parents et les témoins de sa résurrection demandèrent à embrasser une religion qui s'annonçait par de tels prodiges et de tels bienfaits**



On vient de toute part vers l'homme de Dieu, on se presse sur ses pas ; plusieurs malades, n'osant lui demander leur guérison se contentent de le suivre et d'attendre ce bienfait avec ardeur. Les disciples de l'apôtre s'en aperçoivent et le lui disent ; lui, sans répondre, se tourne vers la foule et donne aux assistants sa bénédiction : aussitôt tous les infirmes sont guéris. Pour perpétuer le souvenir de ce miracle, on établit plus tard, au même endroit, un chapitre de chanoines. **Au bourg de Ruillé-sur-Loir, on présenta la fille unique d'un homme puissant, laquelle était cruellement possédée par le démon. Il la délivra publiquement et convertit aussi un grand nombre d'idolâtres**, puis fonda une église dans ce village. Un nouveau prodige affermit la foi des néophytes. Un aveugle, ayant porté à ses yeux l'eau dont l'apôtre s'était lavé les mains, reçut en même temps la lumière du corps et de l'esprit.

Son zèle à détruire le culte des faux dieux suscita à Julien de grandes persécutions. Un jour, près d'**Artins**, une foule d'idolâtres s'assemblèrent furieux autour de lui, menaçant de le tuer ; loin de trembler, notre Saint entre dans le temple, et, **par la seule invocation du nom de Jésus-Christ, renverse et réduit en poussière une idole énorme ; il en sort un serpent qui se jette sur ses propres adorateurs et en fait périr un grand nombre**. Alors les idolâtres, au lieu de menacer l'apôtre, implorèrent son secours ; celui-ci fait le signe de la croix et commande au reptile de s'enfuir sans faire de mal à personne. Il est obéi. Tout ce peuple se convertit,

renverse lui-même ce temple païen, se fait instruire et baptiser. Le défenseur, étant venu trouver le saint évêque pour lui dire que la cité réclamait son retour, fut témoin d'un grand prodige. **Comme ils parcouraient ensemble la campagne, ils rencontrèrent un enfant qu'un effroyable serpent avait enlacé dans ses anneaux, et se préparait à dévorer. Tous les assistants frémirent d'horreur. Le Saint s'approcha, fit une fervente prière et le reptile creva par le milieu du corps.** Lorsqu'ils rentrèrent dans la cité, parmi la foule qui fêtait le retour de son pasteur, se mêlèrent beaucoup d'idolâtres, entre autres deux évergumènes qui se présentèrent à Julien pour être guéris. Celui-ci mit les démons en fuite au nom de Jésus-Christ. Après avoir pris part à un banquet avec les principaux fidèles, heureux de revoir leur père, et réglé ce que réclamait les besoins de son église, Julien, refusant l'hospitalité que lui offrait le défenseur, retourna à la pauvre habitation qu'il avait choisie près de la ville, et à ses travaux apostoliques. Lorsqu'il passa devant la porte de la prison, six malheureux qui étaient dans les fers jetèrent de grands cris, le priant d'en avoir pitié. Il alla, en effet, demander leur grâce aux magistrats ; n'ayant pu l'obtenir, il ne prit aucune nourriture, garda le silence et ne cessa de gémir et de prier. Dieu, exauçant sa prière, envoya des anges qui ouvrirent les portes de la prison et brisèrent les chaînes des captifs. Ils publièrent partout les louanges de leur libérateur et vinrent le remercier. Julien, s'associant à leur bonheur, voulut qu'ils partageassent son repas.

Envoyé par le vicaire de Jésus-Christ (Clément), l'apôtre des Cénomans retourna à Rome pour lui rendre compte de sa mission, demander la confirmation de son œuvre et l'érection de cette nouvelle Eglise. Il en rapporta, avec d'abondantes bénédictions, des reliques¹⁶¹ qui, en fixant la dévotion des idolâtres fraîchement convertis, les détournèrent du culte superstitieux qu'ils rendaient encore aux fontaines, aux bois et aux rochers. Il est probable qu'il ramena aussi de Rome de nouveaux ouvriers évangéliques ; il ne négligea aucun moyen pour augmenter et instruire son clergé ; tout porte à croire qu'il établit à cet effet une école où il enseigna d'abord lui-même. Enfin, épuisé de fatigue, comblé de mérites, et sachant que sa fin était proche, il voulut s'y préparer dans la solitude. **Il confia donc le soin de son église à Thuribe, et se retira, à une demi-journée de marche de la ville du Mans, sur les bords de la Sarthe, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le bourg de Saint-Marceau.** Au bout de quelque temps, une fièvre lente l'avertit de sa dernière heure. Il fit alors assembler autour de lui les clercs et les principaux fidèles, leur recommanda l'obéissance à son successeur, puis, pendant que les mains étendues vers le ciel il louait Dieu et lui rendait grâce, **son âme se sépara doucement de son corps et s'envola vers le séjour qu'elle avait mérité, le 27 janvier 117, selon plusieurs anciens auteurs, après 43 ans, 3 mois et 17 jours d'épiscopat.**

Le Défenseur qui n'assista point à cette glorieuse mort, en fut averti dans une vision ; il aperçut Julien, en habits sacerdotaux, venant à lui, accompagné de trois diacres qui portaient chacun un cierge. Ils déposèrent ces cierges sur une table et se retirèrent. Le défenseur fit part de ce prodige aux personnes qui étaient avec lui. Il leur dit que Julien venait de lui donner sa bénédiction, de lui montrer un rayon de la gloire dans laquelle il était entré. « Levons-nous », leur dit-il, « et allons ensevelir les dépouilles de notre maître ». Aussitôt il partit, suivi de

¹⁶¹ Reliques de Saints guérisseurs de nombreux maux, nous disent les *Gesta Domni Juliani*, dont naturellement celles qui « soignaient les lépreux » : *leprosos curando* ...

toute la ville, et il ramena pompeusement le corps. L'endroit où il mourut n'en continua pas moins à être vénéré. La confiance des pèlerins y fut plus d'une fois récompensée par des prodiges. On y éleva une petite chapelle qui dépendit de l'abbaye de Saint-Vincent du Mans. Elle fut plus tard reconstruite en style gothique. Pendant la Révolution française, cet oratoire devint une propriété particulière, et aujourd'hui, il tombe en ruine. « Cependant on y admire encore les restes d'une belle architecture : des vitraux peints qui retracent les principaux traits de la vie de saint Julien, une chasse dorée ornée d'émaux qui contenait autrefois une partie de ses reliques, et enfin de très anciennes statues. Sous la porte principale jaillit une fontaine d'eau vive dont les personnes atteintes de la fièvre boivent pour obtenir leur guérison ».

Le cortège qui ramenait les précieux restes de Julien dans la ville arriva vers la rivière de la Sarthe ; elle n'était plus guéable, les pluies de l'hiver l'avaient grossie. Ce fut pour Dieu une occasion de manifester la gloire de son serviteur. Les chevaux qui conduisaient le char funèbre marchèrent sur l'eau comme sur la terre ferme, au milieu de l'admiration universelle. Ce n'est pas tout : une femme qui lavait son enfant dans une chaudière placée sur le feu, l'oublie et court se joindre à la foule qui accompagne le corps de Saint Julien. En son absence, la flamme grandit, enveloppe la chaudière, l'eau bouillonne et déborde. La pensée de son fils, qu'elle a laissé exposé à un si grand péril, traverse le cœur de la mère ; elle accourt et le trouve sans effroi et sans souffrance. Elle jette alors des cris et attire un grand nombre de personnes pour être témoins de son bonheur et de ce prodige. Saint Julien fut enseveli dans le cimetière des Chrétiens, probablement dans l'oratoire qu'il y avait élevé. Cette basilique, qui subsista jusqu'à la Révolution française, devint le rendez-vous d'un nombre si considérable de pèlerins qu'il fallut construire plusieurs hôpitaux pour les recevoir.

On représente saint Julien chassant un dragon, figure de l'idolâtrie qui disparut devant sa prédication ; ou bien encore près de lui une jeune fille, portant une cruche d'eau, rappelle la fontaine miraculeuse que l'apôtre des Cénomans fit jaillir à l'entrée de leur ville ...

Cette iconographie de *Saint Julien* résume finalement assez bien l'« Errance des Migrants » en quête de territoires où coulent le « Lait et le Miel », capable d'assouvir les populations des Cités qui « se sont éloignées de leurs traces », comme celles des *Aulerici Cenomanni*. Le « Dragon », figure de l'idolâtrie, détruit par le premier évêque « colonisateur par la Croix et la Bannière », est un cliché à l'analyse restrictive non approfondie par des hagiographes orientés et niant toute ethnographie élémentaire, alors qu'il est une pure continuité du « Dragon antique », premier possesseur de la terre, aussi bien sémitique dans le « Paradis Terrestre » qu'indoeuropéen dans la mythologie du « Migrant Phénicien » (les deux épithètes finissent par s'équivaloir !) *Kadmos* ; celui-ci, en quête de sa sœur *Europe*, suit la « Vache Nourricière » et la trouve « sédentarisée » à *Thèbes* de *Béotie* ; elle est donc en « symbiose » avec le propriétaire de la Terre Grecque et de la « Source d'Eau Vive », le « Serpent » fils d'*Arès*, et donc petit-fils d'*Héra* à l'origine de la « Voie Lactée », car un

serpent ne fait jamais de mal à une « vache » : friand de lait, il la traite, il la tête ! *Kadmos* tue le Serpent et s’empare du territoire, pour ensuite le labourer, le planter, le pâturer, le border avec ses dents comme tout territoire colonisé.

L’*Ἐπισκοπος*, *Épiskopos*, « Évêque », « Celui qui regarde tout autour, embrasse par la vue pour surveiller et protéger », est équivalent puis remplaçant du « Druide », du *Defensor*, du *Patricius* de l’« Ancien Testament » local par la lutte et le « Martyre » ou par des accords de « Paix » puis des « Conversions » comme au *Mans*.

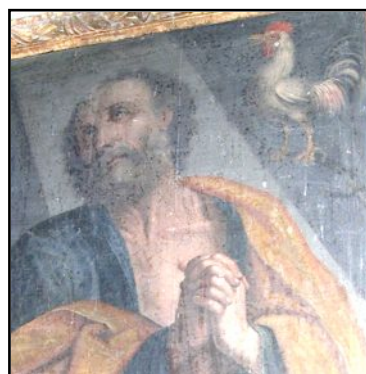


Il utilise non seulement ses « yeux », mais aussi sa monture, cheval, âne, cerf, comme *Saint Édern*, à Lannédern en Bretagne (photo à gauche), etc., et enfin la « marque », l’écriture cadastrale pour délimiter dans l’Espace – Temps, souvent jusqu’au



« Chant du Coq » (photo ibidem) si symbolique chez les Chrétiens et pour « Celui qui tient les Clefs et qui a Entendu », *Saint Simon - Pierre*, son territoire à christianiser et à alimenter de nourritures spirituelles (mais souvent aussi temporelles !) : l’*Épiskopos* est un nouveau *Kadmos* !

... *Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam ... Tu es Pierre et sur cette pierre, j’édifierai mon Église ...*



(à gauche, le *Christ et sa Passion*, église Saint-Martin d’Oberwesel, vallée du Rhin - Allemagne et église de Bois-Saint-Nicolas en Savoie : *Saint Pierre et le coq du reniement*.)